

La diffusion de l'œuvre d'Adam Smith en langue française : quelques lignes de force *

Gilbert Faccarello & Philippe Steiner

L'histoire des traductions de l'œuvre de Smith en langue française a été considérablement éclaircie par les travaux récents de Kenneth Carpenter sur *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* (Carpenter 1995, 2002) pour ce qui concerne la période qui va de 1776 à 1843. Si on rajoute à cela ce que l'on sait des traductions de la *Theory of Moral Sentiments*, il est possible de dresser, dans le tableau I ci-après¹, un bilan résumé des différentes traductions françaises.

* Cet essai a été publié en langue anglaise sous le titre "The Diffusion of the Work of Adam Smith in the French Language : An Outline History" dans Keith Tribe (sous la direction de), *A Critical Bibliography of Adam Smith*, Londres : Pickering & Chatto, 2002, pp. 61-119.

¹ Notations.

- (i) Les dates qui figurent dans ce tableau représentent soit des traductions originales — notées *W* pour la *Richesse des nations*, et *T* pour la *Théorie des sentiments moraux* — , soit des réimpressions — indiquées par les mêmes lettres, mais en minuscules. Les chiffres désignent les différentes traductions, le nom de la traductrice ou du traducteur étant indiqué lors de la première occurrence : ainsi, *W6* désigne la première édition de la traduction de la *Richesse des nations* par Jean-Antoine Roucher, et *W7* celle de Germain Garnier.
- (ii) La lettre *a*, lorsqu'elle figure entre parenthèses à la suite d'une telle référence, signale une édition abrégée ; *w7(a)*, par exemple, désigne une réédition, sous forme abrégée, de la traduction de Germain Garnier. Pour ne pas alourdir le tableau, le nom de la personne qui a opéré le choix des textes est signalé au cours de cet essai, lorsque l'édition en question est abordée dans le texte.
- (iii) De même, la lettre *e* indique la publication d'extraits substantiels de l'œuvre en question dans un périodique, dans un ouvrage encyclopédique ou de manière autonome. Il est bon de distinguer ces publications d'extraits, faites au XVIIIe siècle, des éditions abrégées ultérieures qui, à partir de la fin du XIXe siècle, sont conçues dans un tout autre esprit. Au XVIIIe siècle, si l'on écarte le cas particulier des ouvrages encyclopédiques, les extraits visaient à faire connaître un auteur, en attendant une publication et/ou une lecture intégrale(s). Au XIXe, les éditions abrégées et les "morceaux choisis" concernent des ouvrages déjà considérés comme des classiques, et visent précisément à dispenser d'une lecture complète.
- (iv) La lettre *i*, enfin, placée de manière analogue désigne une traduction qui se voulait intégrale mais qui est restée inachevée, et la lettre *m* désigne un manuscrit.

Tableau I — LES TRADUCTIONS DE SMITH EN FRANCE (1764-2002)

THÉORIE DES SENTIMENTS MORAUX		RICHESSSE DES NATIONS	
1764	T1 Eidous		
1774	T2(m, i) La Rochefoucauld		
1774-1775	T3 Blavet		
		1776	W1(m) Morellet
		1778	W2(e) Reverdil
		1778-1779	W3 [Anonyme]
		1779-1780	W4 Blavet
		1781	w4, w4
1782	t3		
		1782	W5(m) Nort
		1784-1788	w4(e)
		1786	w4
		1788	w4
		1789	w3
		1790	w6(e) et w4(e)
		1790-1791	W6 Roucher
		1791-1792	w6
		1792	w6
		1794	w6
1798	T4 Grouchy		
		1800-1801	w4
		1802	W7 Garnier
		1806	w6
		1810	w7
		1822	w7
1830	t4		
		1843	w7
		1859	w7
1860	t4		
		1881	w7
		1888	w7(a)
		1908	w7(a)
		1950	w7(a) et w7(i)
		1966	w7
		1976	w7(a)
1981	t4		
		1991	w7
		1995	W8 Taieb
1999	T5 Bizieux, Gauthier et Pradeau		
		1999-2003	W9 Jaudel (sous la direction de)

Pour avoir une idée plus exacte de la disponibilité des textes de Smith en langue française, ce tableau doit cependant être complété afin de tenir compte de la traduction, dès le XVIIIe siècle, de quelques textes philosophiques de Smith, autres que la *Théorie des sentiments moraux*. Ces traductions sont énumérées dans le tableau II.

Tableau II — LES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE TEXTES PHILOSOPHIQUES DE SMITH

DATE DE L'ÉDITION, ET TITRE	TRADUCTEURS	TEXTES TRADUITS
1796 <i>Considérations sur la première formation des langues, et le différent génie des langues originales et composées</i>	A.M.H. Boulard	Dissertation sur l'origine des langues.
1797 <i>Essais philosophiques</i>	Pierre Prévost	<i>Essays on Philosophical Subjects</i> , édition de 1795 incluant la biographie de Smith par D. Stewart et la Lettre de Smith aux auteurs de l' <i>Edinburgh Review</i> .
1798 <i>Considérations sur l'origine et la formation des langues</i> [Rééditions : voir, dans le tableau I, les rééditions de la traduction de la <i>Théorie des sentiments moraux</i> par S. de Grouchy.]	Sophie de Grouchy	Dissertation sur l'origine des langues, placée en annexe à la traduction de la <i>Théorie des sentiments moraux</i> .
1809 <i>Essai sur la première formation des langues et sur la différence du génie des langues originales et des langues composées</i> [suivi du] <i>premier livre des Recherches sur la langue et la philosophie des Indiens</i> [Réédition en 1971.]	Jacques-Louis Manget	Dissertation sur l'origine des langues, suivie de la traduction d'un texte de Friedrich Schlegel.
1997 <i>Essais esthétiques</i>	P.-L. Autin, I. Ellis, M. Garandeau, P. Thierry	De la nature de l'imitation dans les arts qu'on appelle imitatifs. De l'affinité entre la musique, la danse et la poésie. De l'affinité entre certains vers anglais et italiens. Lettre aux auteurs de l' <i>Edinburgh Review</i> .

De l'énoncé de toutes ces éditions,² ainsi que des considérations développées dans les pages qui suivent, retenons une respiration en trois périodes : 1764-1802, 1802-1888, et de 1888 à nos jours. Ces périodes ont été déterminées en fonction de la dimension "matérielle" de la réception de Smith, c'est-à-dire des traductions elles-mêmes et de la nature — texte intégral ou sélection — des textes mis à la disposition du public francophone. À l'intérieur de chacune de ces trois périodes, nous avons brièvement examiné l'histoire de cette dimension matérielle, mais nous avons aussi tenu compte d'une autre histoire, celle de la traduction intellectuelle de l'œuvre — l'histoire des idées, avec ses rythmes spécifiques qui ne suivent pas exactement ceux des traductions matérielles.

La première période : 1764-1802

La chronique des traductions de l'œuvre de Smith, et celle, intimement liée, de la réception de cette œuvre, laissent deviner une histoire riche et mouvementée. Que l'on en juge tout d'abord par ces chiffres : pour l'ensemble des écrits de Smith qui furent traduits, pas moins de douze traducteurs œuvrèrent en moins de quarante ans — dont sept, en vingt ans, pour la seule *Richesse des Nations*... À l'issue de cette époque, cependant, la France possédait les deux traductions canoniques — pour la *Théorie des sentiments moraux* et pour la *Richesse des nations* — sur lesquelles allaient se fonder les interprétations et les rééditions ultérieures.³

À la fin de l'Ancien régime, l'effervescence traductrice concerna tout d'abord la *Théorie des sentiments moraux* dont deux traductions intégrales furent successivement publiées : celles de Marc-Antoine Eidous (1764) et de l'abbé Jean-Louis Blavet (1774-1775), cette dernière étant même rééditée en 1782. En outre, nous savons qu'une traduction incomplète demeura manuscrite en 1774 : celle de Louis-Alexandre de La Rochefoucauld. L'ouvrage de 1759, qui vit paraître sa sixième édition anglaise en

² Pour plus de détails sur les éditions figurant dans les tableaux, voir Tribe (2002) ; voir aussi Carpenter, 2002, pour ce qui concerne les éditions des traductions de la *Richesse des nations* jusqu'en 1843.

³ Le lecteur voudra bien se rappeler que cette première période est formée de deux moments historiques distincts : celui de la fin de l'Ancien régime (1764-1789) et celui de la Révolution française (1789-1802).

1790, ne fut pas non plus absent pendant la période révolutionnaire : une traduction intégrale, sur la septième édition, fut publiée en 1798 par Sophie de Grouchy, la veuve de Condorcet.

À cette œuvre majeure, il convient d'ajouter la publication de traduction de nouveaux textes philosophiques, toujours pendant la période révolutionnaire. La "Dissertation sur l'origine des langues", publiée par Smith en 1761 dans *Philological Miscellany* sous le titre de "Considerations concerning the first formation of Languages, and the different genius of original and compounded Languages" et placée par lui en annexe à la *Théorie des sentiments moraux* à partir de la troisième édition de 1767, fut traduite deux fois : (i) la première par A.M.H. Boulard qui la publia en volume sous le titre originel de *Considérations sur la première formation des langues, et le différent génie des langues originales et composées* (1796) ; (ii) la seconde par Sophie de Grouchy qui la plaça en annexe à sa version (1798) de la *Théorie des sentiments moraux* — la traductrice respectant ainsi l'édition anglaise qui lui sert de modèle.⁴

Enfin, les textes de Smith réunis et publiés de manière posthume par Joseph Black et James Hutton, en 1795, sous le titre de *Essays on Philosophical Subjects*, précédés de la réédition de la biographie de Smith par Dugald Stewart (1794) et suivis de la lettre de Smith à l'*Edinburgh Review* (1756), furent traduits et publiés par Pierre Prévost sous le titre de *Essais philosophiques* (1797). Prévost y ajouta dix notes en guise de commentaires sur des points précis, ainsi qu'un texte général intitulé "Réflexions sur les œuvres posthumes d'Adam Smith" (Prévost, 1797a et b).

Mais l'effervescence traductrice concerna aussi et surtout la *Richesse des nations*. Elle se trouva être, en grande partie, le reflet de l'intense activité intellectuelle qui régnait en France en cette deuxième moitié du XVIIIe siècle, où le débat se généralisait et s'amplifiait autour des questions philosophiques, économiques et politiques des Lumières. Elle fut aussi le résultat de stratégies et de rivalités personnelles entre traducteurs, au sein même du courant réformateur — conflits dont il faut tenir compte pour porter un jugement plus exact sur la diffusion et la réception de Smith à cette époque.

Jusqu'en 1789, pas moins de cinq traductions virent le jour :

(i) deux traductions ne furent pas publiées : celle de l'abbé André Morellet (1776), intégrale — ou presque : le manuscrit conservé ne contient pas la traduction des deux derniers chapitres du Livre V⁵ — ; et celle du comte de Nort (1782), mentionnée par Adam Smith,⁶ dont le manuscrit n'a pas été retrouvé jusqu'à présent ;

(ii) une traduction très partielle, par Élie Salomon François Reverdil, fut publiée en 1778 sous le titre *Fragments sur les colonies en général, et sur celles des anglais en particulier*. Il s'agit, avec quelques modifications (Carpenter, 2002, p. 18), du chapitre VII, "Des Colonies", du Livre IV de la *Richesse des nations* ;

(iii) deux traductions intégrales, enfin, parurent : la première (1778-1779) est anonyme et est rééditée en 1789 ; la seconde est celle de Jean-Louis Blavet (1779-1780) : elle parut tout d'abord en feuilleton dans le *Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances*, pour ensuite être éditée sous forme de livre en 1781, puis rééditée plusieurs fois en 1786, 1788 et 1800-1801 (édition revue et corrigée).⁷

Pendant la période révolutionnaire, la *Richesse des nations* vit deux nouvelles traductions intégrales, toutes deux éditées : l'une, au début de la Révolution (1790-91), est celle de Jean-Antoine Roucher (republiée trois fois : en 1791-1792, en 1792, et, de manière révisée, en 1794) ; l'autre en 1802, sous le Consulat de Bonaparte, est celle de Germain Garnier.

⁴ Une nouvelle traduction, par Jacques-Louis Manget, paraîtra encore en 1809.

⁵ Carpenter, 2002, p. 1. Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque municipale de Lyon (MS 2540-2543) (Taieb, 1995, p. xxix ; Salvat, 1999, p. 131 ; Carpenter, 2002, p. 3). Morellet avait aussi préparé un extrait en vue d'une publication partielle : mais celle-ci n'eut pas plus de succès que celle du manuscrit intégral (voir ci-dessous).

⁶ "Quelques jours après avoir quitté Londres, j'ai reçu une lettre d'un gentilhomme qui est à Bordeaux. Il s'appelle le comte de Nort, et il est colonel d'infanterie au service de la France. Il me mande qu'il a traduit mon livre en français et qu'il se propose de venir en Écosse pour soumettre sa traduction à mon jugement avant de la publier" (Smith, 23 juillet 1782, dans 1740-1790, p. 260). Nous aurons l'occasion de revenir sur cette lettre dont on ne connaît que la version française donnée par Blavet.

⁷ Une remarque s'impose ici : lorsque l'on parle d'édition intégrale, ce n'est pas au sens d'aujourd'hui. Quelques mots, ou quelques fragments du texte de Smith pouvaient avoir été omis pour des raisons politiques et religieuses, afin d'échapper à la censure. C'est le cas par exemple, dans l'édition anonyme, de la section du livre V intitulée "De la dépense des institutions pour l'instruction des gens de tous âges", qui manque dans la version française. Lorsque les passages qui pouvaient froisser les autorités étaient maintenus, comme dans l'édition de Blavet, le traducteur ou l'éditeur ajoutaient alors une note "explicative" ou bien une remarque de ce type : "il ne faut pas oublier que c'est un Anglais qui parle" (voir Carpenter, 2002, par exemple pp. 22-25, ou encore pp. 28-31).

Au total, lorsque cette première période de l'histoire des traductions de Smith s'achève en 1802, 12 ans après la disparition de l'auteur, les versions fondatrices pour la diffusion en langue française sont enfin disponibles : celle de S. de Grouchy pour la *Théorie des sentiments moraux*, et celle de G. Garnier pour la *Richesse des nations*. Un point final est mis à trois décennies de polémiques autour des traductions existantes.

La deuxième période : 1802-1888

La deuxième période (1802-1888) voit se mettre en place un travail d'assimilation critique de la part des économistes de langue française. Deux aspects importants de ce moment de la réception de Smith doivent être soulignés :

(i) la réflexion porta, presque'exclusivement, sur la *Richesse des nations* et la dimension de philosophie morale de l'œuvre de Smith fut laissée de côté : seuls des philosophes (Victor Cousin et Théodore Jouffroy notamment) lui prêtèrent attention ; la situation est quelque peu paradoxale car les économistes français de l'époque furent très directement concernés par ce qui s'appelle — depuis les physiocrates et la création de l'Institut pendant la Révolution — les "Sciences morales et politiques", dont l'économie politique fait partie ;

(ii) à la suite, notamment, de Jean-Baptiste Say et de Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi, les économistes de langue française optèrent pour Smith contre Quesnay. Mais ils ne le firent pas en prenant telles quelles les idées de Smith : celles-ci furent profondément modifiées. Say, par exemple, n'accepta pas la théorie de la valeur de l'économiste écossais, se plaignit du caractère lacunaire de la *Richesse des nations* et dénonça la confusion du plan de cet ouvrage. Au final, la version de Smith qui fut offerte au public français passa par une reconstruction, sous la forme systématique typique du "traité"⁸ où l'approche néo-smithienne proposée visait un objectif pédagogique essentiel, et ceci même dans le cas de Say qui avait des prétentions scientifiques. Néanmoins, malgré cela, les économistes libéraux français de notre deuxième période accordèrent une place centrale à Smith : ceci leur permit

⁸ Celui de Say tout particulièrement : six éditions de son *Traité d'économie politique* se succèdent entre 1803 et 1841.

de se démarquer de leurs adversaires, tant théoriques — David Ricardo et les ricardiens — que politiques — les protectionnistes et les socialistes.

Au plan des traductions de la *Richesse des nations*, cette deuxième période se caractérise par la suprématie qu'acquiert la traduction de Germain Garnier sur les trois autres, publiées, qui l'avaient précédée. Révisée lors de la nouvelle édition qui en est proposée par Adolphe-Jérôme Blanqui en 1843, cette traduction s'imposa définitivement en langue française.

Un phénomène semblable peut être observé pour ce qui concerne la *Théorie des sentiments moraux* avec la traduction de Sophie de Grouchy : elle fut rééditée en 1830, puis en 1860 par Henri Baudrillard. On remarque aussi que, au cours des décennies 1860-1880, cet ouvrage sortit de l'ombre dans laquelle il avait été tenu jusqu'alors par les économistes libéraux. Cette évolution est due aux réflexions de Henri Baudrillard qui accompagnent le célèbre *Das Adam Smith Problem* mais qui en diffèrent assez profondément.

La troisième période : 1888-2002

La troisième phase, très longue, va de 1888 à nos jours. Elle voit Smith disparaître du front de la recherche, du lieu où "les professeurs se mangent entre eux". Il est symptomatique de constater que, de 1888 à 1976, les éditions accessibles de la *Richesse des nations* furent des éditions *abrégées* — celles de Jean-Gustave Courcelle-Seneuil (1888), de Georges-Henri Bousquet (1950) et de Gérard Mairet (1976) — ou des éditions intégrales incomplètes — l'édition Costes de 1950.⁹ L'œuvre de Smith est non seulement retravaillée dans la présentation qu'en donnent les divers traités d'économie, mais, avec le développement des enseignements d'économie politique, cette présentation s'accompagna du fait que les professeurs ne jugèrent pas nécessaire de faire lire le texte intégral de la *Richesse des nations*. Quant à la

⁹ Il est vrai que la traduction Garnier est rééditée en Allemagne en 1966 (Osnabrück : Oto Zeller) ; mais elle eut une très faible diffusion en France : elle faisait partie de la réédition intégrale en *fac-simile* de la Collection des principaux économistes éditée au XIXe siècle par Guillaumin, et fut principalement achetée par des bibliothèques.

Théorie des sentiments moraux, elle subit une longue éclipse : elle ne fut pas rééditée avant 1981, cent vingt ans après l'édition Baudrillard.

Cette troisième période s'achève par une mise à distance caractéristique de l'œuvre de Smith : après l'édition du bicentenaire, dite de Glasgow, l'accès aux textes de Smith en langue française est profondément renouvelé :

(i) d'une part, la traduction classique de la *Richesse des nations* par Garnier est de nouveau disponible en 1991, en version complète et en livre au format de poche à large diffusion potentielle, tandis que deux nouvelles traductions intégrales — par Paulette Taieb¹⁰ en 1995, et par une équipe de traducteurs sous la direction de Philippe Jaudel¹¹ — sont proposées ;

(ii) d'autre part, la *Théorie des sentiments moraux*, rééditée dans la version Grouchy en 1981,¹² a fait l'objet d'une nouvelle traduction en 1999 par Michaël Biziou, Claude Gauthier et Jean-François Pradeau.

Ces efforts de traduction permettent désormais au public de langue française de disposer de textes de qualité — outre, bien entendu, l'accès aisé toujours possible aux textes originaux de Smith rassemblés, en langue anglaise, dans l'édition du bicentenaire. Mais il ne fait pas de doute que les lecteurs ne sont plus les mêmes aujourd'hui : il est peu probable que les étudiants engagés dans les cursus d'économie des Universités françaises contemporaines soient amenés à lire, en masse et en profondeur, l'œuvre de Smith. Le déclin de l'enseignement de l'histoire de la pensée économique est aussi marqué en France qu'ailleurs. Les lecteurs ne sont pas non plus les économistes académiques eux-mêmes, qui se piquent de moins en moins de culture et de curiosité pour l'histoire de leur discipline. L'œuvre de Smith est à présent le bien, presque exclusif, des historiens des idées.

Dans les pages qui suivent, deux parties se succèdent. La première se penche sur cette période si particulière, pour les traductions, que constitue le XVIII^e siècle. La

¹⁰ La traduction de Paulette Taieb possède une particularité notable, outre sa grande qualité : elle est celle de la première édition de la *Richesse des nations* — les modifications apportées ultérieurement par Smith étant signalées et traduites en notes ou en annexe. Un important travail d'édition a aussi été effectué par la traductrice : un volume entier est consacré à des tables, lexiques et index.

¹¹ Au moment où le présent essai est rédigé, cette traduction est en cours de publication.

¹² Il s'agit d'une réédition, en *fac-simile*, de l'édition Baudrillard de 1860.

seconde traite des événements qui, aux XIX^e et XX^e siècles, suivirent la parution des éditions canoniques de la *Théorie des sentiments moraux* et de la *Richesse des nations*. Seules les grandes lignes de force sont ici envisagées.

I

“L'excellent ouvrage de M. Smith est devenu un livre classique” 1764-1802

La fin du XVIII^e siècle, on l'a vu, est riche en traductions d'œuvres de Smith : la période de la fin de l'Ancien régime en est même emblématique et différencie apparemment le cas français de celui des autres pays. Pourquoi une telle richesse ? Est-elle synonyme d'une adoption rapide — et sous quelle forme — des idées philosophiques et économiques de l'auteur écossais ? Des recherches restent à mener sur ce thème, mais une brève enquête permet de camper le décor et de préciser quelques détails utiles.

1. L'accueil et les traductions de la *Théorie des sentiments moraux*

En France comme ailleurs, Smith fut d'abord connu et apprécié comme philosophe. Il ne pouvait évidemment en être autrement en raison de la publication de la *Théorie des sentiments moraux*. Mais ce qui frappe, dans le contexte de l'époque, c'est la rapidité de cette reconnaissance dans le monde — il est vrai cosmopolite — de la République des lettres. Dès octobre 1760, le *Journal encyclopédique* publia un compte rendu élogieux. Le jugement de Morellet, bien que postérieur, reflète certainement une opinion partagée qui fit s'ouvrir devant le philosophe de Glasgow les portes des plus prestigieux salons parisiens : "sa *Théorie des sentiments moraux* [...] m'avait donné une grande idée de sa sagacité et de sa profondeur. Et [...] je le regarde encore aujourd'hui comme un des hommes qui a fait [...] les analyses les plus complètes dans toutes les questions qu'il a traitées. M. Turgot, qui aimait ainsi que moi la métaphysique, estimait beaucoup son talent" (Morellet, 1821, p. 206).

Pourtant, l'accueil favorable de l'œuvre n'était pas évident *a priori* : la réflexion sur la morale fut longtemps, en France, située dans le sillage rationaliste de Malebranche. Mais les choses commençaient à changer : Louis Jean Lévêque de Pouilly publia, en 1747 une *Théorie des sentiments agréables*¹³ très appréciée de Smith lui-même — elle fut publiée en Grande Bretagne en 1749, sous le titre *The Theory of Agreeable Sensations*, mais Smith la lut dans sa version française (Macfie et Raphael, 1976, p. 14) — et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert fit connaître en France certains modes de penser d'Outre-Manche. Ce changement, Smith lui-même le constatait dès 1756 dans une lettre publiée de manière anonyme dans la première et éphémère *Edinburgh Review* : au grand plaisir de l'auteur, les français semblaient enfin "to be pretty generally disengaged from the enchantment of that illusive [Cartesian] philosophy" (1756, p. 244).

The original and inventive genius of the English, has not only discovered itself in natural philosophy, but in morals, metaphysics, and part of the abstract sciences. [...] This branch of the English Philosophy [...] has of late been transported into France. I observe some traces of it, not only in the Encyclopedia, but in the Theory of agreeable sentiments by Mr. De Pouilly, a work that is in many respects original ; and above all, in the late Discourse upon the origin and foundation of the inequality amongst mankind, by M. Rousseau of Geneva. (*ibid.*, pp. 249-250).

Ce qui frappe aussi dès cette époque, et jusqu'à la fin du siècle, c'est le fait que les traducteurs français de Smith furent tous contestés. Il est vrai que, au XVIII^e siècle, la question de la traduction de textes étrangers ne se posait pas avec la même rigueur qu'aujourd'hui. L'exactitude par rapport au texte original n'était pas une préoccupation première et le traducteur, souvent, pensait rester fidèle à l'auteur en adaptant son ouvrage plutôt qu'en le restituant à la lettre. Il semble cependant que les choses commençaient à changer, surtout lorsque les auteurs eux-mêmes s'en mêlaient. Quoi qu'il en soit, la qualité des traductions fut un élément important des débats en France. De plus, Smith savait le français,¹⁴ même s'il le parlait mal.¹⁵ Se

¹³ *Théorie des sentiments agréables, où, après avoir indiqué les règles que la nature suit dans la distribution du plaisir, on établit les principes de la théologie naturelle et ceux de la philosophie morale.* Selon Macfie et Raphael (1976, pp. 14-15), c'est le titre français du livre de Pouilly qui inspira à Smith celui de son ouvrage de 1759.

¹⁴ "I have heard him say, that he employed himself frequently in the practice of translation, (particularly from the French), with a view to the improvement of his own style [...]. The

rendit-il compte de lui même de la qualité médiocre des traductions, ou se fit-il l'écho d'opinions de membres de son entourage ou de correspondants ? Toujours est-il que la chronique commença avec la version de la *Théorie des sentiments moraux* que Marc-Antoine Eidous¹⁶ donna, en 1764, sous le titre de *Métaphysique de l'âme*.

Cette traduction, pourtant, était née sous de bons auspices : elle venait de l'entourage du baron d'Holbach. C'est Hume qui avait annoncé la nouvelle à Smith. "The Baron d'Holbac [sic], whom I saw at Paris, told me, that there was one under his Eye that was translating your Theory of moral Sentiments ; and desired me to inform you of it : Mr Fitzmaurice, your old Friend, interests himself strongly in this Undertaking : Both of them wish to know, if you propose to make any Alterations on the Work" (28 octobre 1763, dans Smith, 1740-1790, pp. 97-98). Smith en fut évidemment heureux mais conseilla de se baser sur la seconde édition (1761) de l'ouvrage (à Hume, 12 décembre 1763, *ibid.*, pp. 413-414) bien qu'il la considérât comme imparfaite : le temps lui manquait pour la modifier bien qu'il y songeât sérieusement.

La traduction de Eidous, cependant, publiée en 1764, fut loin d'être satisfaisante. La *Correspondance littéraire* de Grimm attribua aux défauts de la traduction le fait que l'œuvre ne fut pas très diffusée en France. Smith s'en plaignit aussi par la suite, si l'on en croit un extrait de lettre publiée, bien après, par J.-L. Blavet :

C'était une grande mortification pour moi de voir la manière dont mon livre [...] avait été traduit dans la langue d'une nation où je n'ambitionne sûrement pas d'être estimé plus que je ne le mérite (Smith à Madame de Boufflers, février 1772, dans 1740-1790, p. 161).

La mauvaise qualité de la traduction fit penser à la nécessité d'en faire une autre. Ceci fut entrepris dans l'entourage de Madame de Boufflers, correspondante de Hume, figure importante du milieu anglophile et maîtresse du Prince de Conti : c'est

knowledge he possessed of [languages], both ancient and modern, was uncommonly extensive and accurate" (Stewart, 1794, pp. 271-272). N'oublions pas que Smith séjourna aussi en France et passa dix mois à Paris.

¹⁵ Aux témoignages de la duchesse d'Enville — selon l'opinion rapportée par Adam Ferguson dans une lettre à Smith (Smith, 1740-1790, p. 173) — et de Morellet (1821, p. 206).

¹⁶ La *Biographie universelle ancienne et moderne* (volume 12, Paris, 1855), présente Eidous comme "un traducteur infatigable, mais souvent peu exact et surtout peu élégant" (p. 324)

l'abbé Jean-Louis Blavet, bibliothécaire du Prince, qui s'en chargea, à partir de la troisième édition de l'ouvrage (1767).¹⁷ Dans la lettre précitée, Smith en remercie la comtesse. "Votre bonté généreuse m'a [...] rendu le plus grand service qu'on puisse rendre à un homme de lettres. Je me promets un grand plaisir à lire une traduction faite, parce que vous l'avez désiré" (*ibid.*). Blavet précisa par la suite que Madame de Boufflers vérifia la traduction.¹⁸ Le livre fut publié, en deux volumes, en 1774-1775, puis de nouveau en 1782.

Parallèlement à Blavet, et de manière indépendante, un autre traducteur s'était mis à la tâche :¹⁹ Louis-Alexandre de La Rochefoucauld, fils de la duchesse d'Enville — tous deux avaient fait la connaissance de Smith à Genève en 1765. Mais il arrêta son travail lorsque la traduction de Blavet sortit des presses, comme il le confessa à Smith en 1778.²⁰ Il ne renonça cependant pas totalement à son projet car, en 1779, il revint à la charge. "Je reçois avec bien du plaisir l'annonce de la nouvelle édition que vous préparez [...] : et si les changements que vous y aurez faits, exigeaient une nouvelle édition française, et que M. l'Abbé Blavet ne la donnât pas, j'aurais peut-être la témérité de reprendre mon entreprise, mais il faudrait que j'y fusse autorisé par votre aveu, et par l'assurance que vous voudriez bien revoir la traduction avant qu'elle vît le jour" (dans Smith, 1740-1790, p. 238).

Aurait-il eu une mauvaise opinion de la traduction de Blavet ? Car le texte français demeura fautif et ne fut pas, par la suite, jugé satisfaisant. Smith lui-même, selon Dugald Stewart, attribua à la traduction la faible diffusion de son livre.

¹⁷ La traduction est d'ailleurs dédiée au prince. Elle comporte en outre une volumineuse "Table raisonnée des matières contenues dans cet ouvrage" (volume I, pp. xiii-lvi). Dans sa préface, par ailleurs, Blavet déclare, de manière un peu surprenante, qu'il ignorait "qu'il y en eût déjà une" (1774, p. xi).

¹⁸ "Cette traduction a été confrontée d'un bout à l'autre avec l'original par Mme de Boufflers, connue pour une femme de beaucoup d'esprit et de goût, et qui entendait et parlait fort bien l'anglais" (Blavet, 1800, p. xxiv).

¹⁹ Blavet nous apprend aussi que "Mr. Turgot avait commencé une traduction du même ouvrage" (Blavet, 1800, p. xxiv). Mais il est vrai que Turgot "commença" beaucoup de choses, sans que ces "commencements" dépassent les quelques pages ou l'état de simple projet.

²⁰ Il écrivit à Smith, le 3 mars 1778 : "j'avais eu peut-être la témérité d'entreprendre une traduction de votre Théorie ; mais comme je venais de terminer la première partie, j'ai vu paraître la traduction de M. l'Abbé Blavet, et j'ai été forcé de renoncer au plaisir que j'aurais eu de faire passer dans ma langue un des meilleurs ouvrages de la vôtre" (dans Smith, 1740-1790, p. 233)

The Theory of Moral Sentiments does not seem to have attracted so much notice in France as might have been expected, till after the publication of the Wealth of Nations. Mr Smith used to ascribe this in part to the Abbé Blavet's translation, which he thought was but indifferently executed. (Stewart, 1794, note F ajoutée en 1811, p. 338)

Heureusement pour Smith, une partie du public lettré de l'époque pouvait lire l'ouvrage dans sa version originale. Car il fallut attendre la fin du siècle pour que, en 1798, la traduction de Sophie de Grouchy fût publiée.

La démarche de Sophie de Grouchy, et les quelques remarques qu'elle consacra à Smith dans les *Lettres sur la sympathie* qu'elle joignit à sa traduction de la *Théorie des sentiments moraux*, est typique de la compréhension française de l'œuvre, et de la différence d'optique qui existait, des deux côtés de la Manche, en matière de philosophie morale — cet accueil devait être renouvelé, au siècle suivant, par les philosophes et par les économistes français. Pour faire bref, les commentateurs ne comprirent pas l'enjeu de la philosophie écossaise, et en particulier la volonté de construire une théorie morale qui ne reposât pas sur la raison. On a vu que Smith, en 1756, se plaignait de la tradition rationaliste française mais voyait, à l'époque, des prémices de renouvellement. Il se trompait quant à l'ampleur de ce dernier. En France, la *Théorie des sentiments moraux*, bien qu'admiration, fut jugée un ouvrage inachevé : la sympathie smithienne — selon les commentateurs — ne pouvait se suffire à elle-même comme principe fondateur, mais devait être ramenée à autre chose : à la raison... C'est pourquoi la réaction de S. de Grouchy — il y en eut d'autres, sur lesquelles nous ne pouvons pas nous étendre — est intéressante. Dans les *Lettres sur la sympathie*, ses remarques, pour n'être pas nombreuses, n'en sont pas moins claires.

Smith, reconnaissant que la raison est incontestablement la source des règles générales de la moralité, et trouvant cependant impossible d'en déduire les premières idées du juste et de l'injuste, établit que ces premières perceptions sont l'objet et le fruit d'un sentiment immédiat, et prétend que notre connaissance du juste et de l'injuste, de la vertu et du vice, dérive en partie de leur convenance ou de leur disconvenance avec une espèce de sens intime, qu'il a supposé sans le définir. Cependant, cette espèce de sens intime n'est point une de ces causes premières dont on ne peut que reconnaître et jamais expliquer l'existence. [...] Défions-nous, mon cher C[abanis], de ce dangereux penchant à supposer un sens intime, une faculté, un principe, toutes les fois que nous rencontrons un fait dont l'explication nous échappe. (Grouchy, 1798, pp. 151-152)

La critique de S. de Grouchy, qui culmine dans la sixième lettre, est d'ailleurs annoncées de manière non ambiguë dans l'Avertissement sur les ouvrages de Smith, placé — probablement par l'éditeur — en tête de la traduction (volume I, p. viii) :

quelques opinions de Smith sont examinées, modifiées et même combattues. Ces lettres ont paru propres à tracer la ligne qui sépare les deux écoles de philosophie française et écossaise.

Un peu plus tard, à la fin de notre première période, Pierre-Jean-Georges Cabanis revint brièvement sur le sujet dans son ouvrage fondateur sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802). Dans le Dixième mémoire, *Considérations touchant la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, l'instinct, la sympathie, le sommeil et le délire*, il formula le jugement caractéristique suivant :

les tendances sympathiques ont pu tromper facilement les observateurs les plus attentifs [...]. La grande difficulté d'en rapporter les effets à leur véritable cause a pu faire penser que des facultés inconnues étaient nécessaires pour faire concevoir de tels phénomènes. Ces tendances sont, en effet, alors, ce qu'on entend par la *sympathie morale*, principe célèbre dans les écrits des philosophes écossais [...], dont Smith a fait une analyse pleine de sagacité, mais cependant incomplète, [...] et que Madame Condorcet, par de simples considérations rationnelles, a su tirer, en grande partie, du vague où le laissait encore la *Théorie des sentiments moraux*. (Cabanis, 1802, p. 549)

2. Le premier accueil et les traductions de la Richesse des Nations

En 1776, le terrain était prêt pour un accueil très favorable de la *Richesse des nations*. Smith était célèbre dans les milieux intellectuels et apprécié des réformateurs : son ouvrage pouvait être utile à ces derniers pour propager les Lumières et appuyer leurs politiques. Le terrain était également prêt pour une traduction française de l'œuvre. Cependant, si l'accueil de l'ouvrage fut effectivement favorable, la chronique de ses traductions provoqua de sérieuses polémiques.

La Richesse des nations à la fin de l'Ancien Régime

La publication de la *Richesse de Nations* en Grande Bretagne fut immédiatement signalée en France. Smith fit probablement envoyer des exemplaires de son nouvel ouvrage à des amis ou à des correspondants : Jean-Louis Blavet et André Morellet,

entre autres, furent de ceux-là si l'on en croit leurs affirmations. Les comptes-rendus ne se firent pas attendre. Un premier article, en deux parties, fut publié dans les numéros des 1er et 15 octobre 1776 du *Journal encyclopédique*. Un autre le fut, quelques mois plus tard, dans le numéro de février 1777 du *Journal des savants*.²¹

Le premier est anonyme. Il consiste en un résumé substantiel mais plutôt neutre de l'ouvrage, partie par partie, agrémenté de la traduction de quelques paragraphes mais aussi de quelques commentaires sur lesquels nous reviendrons : d'une certaine manière, ils avancent déjà des thèmes caractéristiques de la réception de l'œuvre en France au XVIIIe siècle.

Le second compte rendu est attribué à Blavet (Carpenter, 2002, p. 13). Contrairement au premier, il ne constitue qu'une sorte d'annonce publicitaire de l'œuvre. Il se contente de reproduire l'"Introduction et plan de l'ouvrage" qui ouvre la *Richesse des nations*, en faisant précéder ces pages de deux considérations générales. L'une concerne l'importance d'un "grand ouvrage" dans lequel on reconnaît "la supériorité de génie et de talents à laquelle nous devons la théorie des sentiments moraux" : "Les questions économiques les plus importantes y sont traitées avec toute la netteté, l'ordre et la profondeur dont elles sont susceptibles ; et l'auteur [...] montre partout un degré de discernement et de sagacité qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, parce qu'il est extrêmement rare" (Blavet, 1777, p. 14). L'autre considération a trait, déjà, aux problèmes matériels posés par une éventuelle publication en langue française :

Quelques-uns de nos gens de lettres qui l'ont lu, ont décidé que ce n'était point un livre à traduire en notre langue. Ils disent, entr'autres raisons, qu'il n'y a point de particulier qui voulût se charger des frais de l'impression, dans l'incertitude où il serait du débit, et qu'un libraire s'en chargerait encore moins. (*ibid.*)

Pourtant, au plan des traductions, l'affaire commença plutôt bien, du moins pour ce qui concerne la qualité et la compétence du traducteur. Car l'abbé André Morellet s'y consacra immédiatement. Ami de Turgot, proche des physiocrates mais

²¹ Ces comptes rendus sont reproduits, avec beaucoup d'autres, dans l'ouvrage de K. Carpenter (2002). Étant donné la difficulté de l'accès aux sources — et non seulement pour le lecteur anglophone —, nous citons souvent d'après cette édition. Comme partout ailleurs dans cet essai, nous modernisons l'orthographe.

aussi de Necker, ayant rencontré Smith à Paris,²² Morellet connaissait bien les matières économiques. Il avait déjà beaucoup publié sur le sujet et semblait donc tout désigné pour s'atteler à la tâche.²³ C'est ce qu'il fit, selon son témoignage, dès l'automne 1776, alors qu'il passa quelque temps en Champagne chez l'archevêque de Sens, Étienne-Charles Loménie de Brienne — on ignore en fait la date d'achèvement de la traduction : il est possible que Morellet, pour des raisons polémiques, l'ait anticipée.

Là, je m'occupai très assidûment à traduire l'excellent ouvrage de Smith sur la *Richesse des nations* qu'on peut regarder en ce genre comme un livre vraiment classique. [...] Lorsque son ouvrage parut, il m'en adressa un exemplaire par milord Shelburne ; je l'emportai avec moi à Brienne, et je me mis à le traduire. (Morellet, 1821, pp. 206-207)

La traduction fut menée à bien, mais demeura à l'état de manuscrit : Morellet fut dans l'impossibilité de la monnayer et de trouver un éditeur, même lorsque Loménie de Brienne devint, plus tard, "principal ministre".²⁴ L'ouvrage était trop volumineux, l'impression eût été trop coûteuse et la commercialisation trop risquée eu égard à la censure (Carpenter, 1995, p. 13 ; 2002, pp. xxx-xxxi). De plus, des éditions concurrentes apparurent rapidement sur le marché. Sa traduction, néanmoins, circula sous forme manuscrite.²⁵

Ici se place un incident curieux qui n'a pas entièrement été élucidé. Comme l'a souligné Carpenter (1995, p. 12), la correspondance de Morellet (Morellet, 1757-1785 : voir les lettres à Turgot entre le 22 février et le 20 mars 1776) montre que celui-ci joua aussi de malchance et ne put même pas publier, comme il en avait eu

²² Il conserva des liens épistolaires épisodiques avec lui ; par exemple, en 1774, il lui fit parvenir sa réfutation des *Dialogues sur le commerce des grains* de Galiani (Morellet, 1757-1785, p. 227). Smith, d'autre part, accordait une certaine importance à ses relations avec l'abbé (voir par exemple Smith, 1740-1790, p. 295).

²³ Il est vrai que Morellet avait suscité une controverse, une dizaine d'années auparavant, avec sa traduction de *Dei Delitti e delle pene* de Cesare Beccaria : il avait estimé que l'auteur avait mal exposé ses vues, et il avait, en conséquence, bouleversé l'ordre des matières du livre...

²⁴ "Longtemps après j'ai demandé à l'archevêque de Sens [Loménie de Brienne], pendant son ministère, cent louis pour risquer de l'imprimer à mes frais ; il me les a refusés comme les libraires" (Morellet, 1821, p. 207). Brienne fut "principal ministre" — et Contrôleur général des finances sans le titre — d'août 1787 à août 1788.

²⁵ Selon Ch. Salvat (1999, p. 125), elle fut même réactualisée par Morellet pour tenir compte des modifications apportées par Smith lors des deuxième et troisième éditions anglaises.

l'intention, un extrait de l'œuvre de Smith relatif aux corporations : il s'agirait d'un extrait du chapitre X du Livre I, "Of Wages and Profit in the different Employments of Labour and Stock" (Carpenter, 2002, p. 1).²⁶ La police l'en empêcha. Mais, si la datation des lettres de Morellet est exacte, cet épisode se passa en février 1776 alors que Turgot était encore ministre, c'est-à-dire avant même la parution de la *Richesse des nations* en Angleterre le 9 mars. Ce qui mettrait deux points en évidence : (i) la traduction et la publication d'un extrait de la *Richesse des nations* aurait été jugée utile à la politique menée par Turgot ;²⁷ (ii) Turgot (ou l'un de ses proches)²⁸ aurait déjà été en possession d'un exemplaire du livre avant la publication, vraisemblablement envoyé par Smith. La correspondance montre Turgot pressé de voir paraître le texte — "J'ai fait toutes les diligences que vous avez désirées de moi pour hâter l'impression de l'extrait de Smith", écrivit Morellet le 22 février (*ibid.*, p. 309) — ; et Morellet, ce même jour, puis le 30 mars, émit l'idée de traduire tout le livre, "ce qui serait bon par le temps qui court" (*ibid.*, p. 330) : la chute de Turgot a peut-être tout retardé. Morellet émit d'ailleurs un jugement prophétique : en demandant à Turgot deux mille livres pour (faire) effectuer une bonne traduction, il ajouta :

L'ouvrage me paraît si utile qu'il mérite cet encouragement sans lequel en effet il ne se fera point ou se fera en Hollande par quelque mauvais écrivain. (*ibid.*, p. 310)

La première traduction française imprimée le fut effectivement hors de France, à La Haye, et le traducteur demeura anonyme — il est simplement désigné par M***. Elle fut publiée assez rapidement, en 1778-79. De mauvaise qualité, elle fut cependant rééditée dix ans plus tard, en 1789, c'est-à-dire à la veille ou au tout-début de la Révolution. Elle est, selon Carpenter (2002, p. 20), la plus littérale des traductions françaises et fut pour l'essentiel écoulee hors de France. Au même

²⁶ Cette mésaventure est confirmée par la Correspondance de Métra.

²⁷ L'hypothèse formulée par Salvat (1999, p. 124) est plausible. Turgot préparait son Édit abolissant les jurandes et autres communautés de commerce, arts et métiers.

²⁸ Turgot probablement, car Morellet, comme on l'a vu, précise dans ses *Mémoires* qu'il reçut un exemplaire après la parution de l'ouvrage, par l'intermédiaire de Lord Shelburne. Et il écrivit d'ailleurs à ce dernier, le 12 avril 1776 : "on m'a prêté le 1er volume de l'ouvrage nouveau de Mr Smith" (Morellet, 1757-1785, p. 339). Sur ce point, voir aussi Berg et Salvat (2001).

moment parut, à Lausanne et à Bâle, l'extrait sur les colonies traduit par É.S.F. Reverdil (1778).²⁹

C'est ici que nous rencontrons de nouveau l'abbé Blavet. Après avoir donné une version française de la *Théorie des sentiments moraux*, il entreprit de traduire le nouvel ouvrage de Smith. Il vivait aussi de sa plume de traducteur occasionnel, et il était ou avait été l'ami de physiocrates éminents comme l'abbé Nicolas Baudeau et F. Quesnay lui-même.³⁰ Il se trouvait par ailleurs que le *Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances*, dirigé par Hubert-Pascal Ameilhon, manquait de matière, et que la publication de l'œuvre de Smith pouvait lui permettre de nourrir ses livraisons périodiques. La traduction parut donc dans le *Journal*, en feuilleton, de janvier 1779 à décembre 1780. Dans la dernière livraison, en décembre 1780, Blavet, dans une lettre à l'éditeur du *Journal*, joua les modestes. Il déclara que la traduction n'avait été faite que "pour m'instruire moi-même" et qu'il désirait qu'elle

donne occasion d'en publier une nouvelle plus digne de l'original, ou que si quelque libraire veut réimprimer la mienne, il la fasse revoir et corriger auparavant par quelqu'un de plus versé que moi dans les matières économiques et dans l'art d'écrire, ce qui ne sera certainement pas difficile à trouver. (Blavet, 1780, pp. 25-26)

La suite de l'histoire prouve cependant que Blavet s'accrocha bec et ongle à son œuvre traductrice. Cette version de la *Richesse des nations* fut rééditée plusieurs fois sous forme d'ouvrage, d'abord en Suisse, puis à Paris³¹ — pas toujours correctement,

²⁹ Dans son Avertissement du traducteur, Reverdil donne une brève idée du contenu de la *Richesse des nations* et explique la publication du chapitre sur les colonies par l'intérêt du sujet au moment des événements d'Amérique et comme incitation à traduire l'ouvrage en entier : "j'ai surtout espéré que cet échantillon ferait assez désirer aux lecteurs français l'ouvrage entier, pour engager quelqu'un de plus patient et de plus capable à le traduire" (Reverdil, 1778, p. 20).

³⁰ Avec l'abbé Nolin, il publia, en 1755, un *Essai sur l'agriculture moderne*, dont le titre ne doit cependant pas faire illusion : il s'agit d'un "petit essai de jardinage"...

³¹ Seule l'une des deux éditions de 1781 (Paris : *Journal de l'agriculture*) fut semble-t-il reconnue par Blavet. L'autre édition de 1781 (Yverdon : De Felice), et celles 1786 (Paris : Poinçot), 1788 (Paris : Duplain) ne le furent pas — probablement en raison de leurs imperfections. L'édition de Paris de 1781 eut un tirage extrêmement limité d'une vingtaine d'exemplaires : elle est en réalité un tiré-à-part du texte publié dans le *Journal de l'agriculture* (Carpenter, 1995, 2002).

même par rapport au texte primitif — ou sous forme d'extraits,³² jusqu'à ce que Blavet révisât sa traduction pour l'édition de Paris de 1800-1801.

Malgré les rééditions, Blavet n'eut pas plus de chance avec la *Richesse des nations* qu'avec la *Théorie des sentiments moraux* : sa traduction fut jugée défectueuse. Morellet — il est vrai juge et partie — n'est pas tendre à son égard :

l'abbé Blavet, mauvais traducteur de la *Théorie des sentiments moraux*, s'était emparé³³ du nouveau traité de Smith, et envoyait toutes les semaines au *Journal du commerce* ce qu'il en avait broché ; tout était bon pour le journal qui remplissait son volume, et le pauvre Smith était trahi plutôt que traduit [...]. La version de Blavet, éparse dans les journaux, fut bientôt recueillie par un libraire, et devint un obstacle à la publication de la mienne. Je la proposai alors pour cent louis, et puis pour rien ; mais la concurrence la fit refuser. (Morellet, 1821, p. 207)

Morellet souligne alors que, chez Blavet et chez Roucher — Morellet écrit ce texte après la Révolution — "tout ce qui est un peu abstrait dans la théorie de Smith" est "inintelligible", "l'un et l'autre ignorant la matière", c'est-à-dire ne connaissant rien en économie politique (*ibid.*).

La controverse autour de la traduction de Blavet ne demeura pas confinée dans les demi-mots des salons parisiens. Elle éclata au grand jour lors de la réédition de cette traduction en 1788. Jacques Mallet du Pan, au cours d'un échange un peu vif qu'il eut avec Constantin François de Volney, dans le *Journal de Paris*, au sujet de l'interprétation de certains points de la *Richesse des nations*, rappela, dans une lettre publiée dans le numéro du 13 octobre 1788, qu'il avait plus d'une fois réclamé une "traduction valable" de l'œuvre de Smith. Volney, dans sa réponse publiée le 24 octobre, reprend l'idée à son compte :

je voudrais bien aussi que nous eussions une bonne traduction de cet admirable ouvrage ; l'auteur de celle qui existe n'a pas seulement mal entendu les idées de l'auteur, très souvent il ne les a pas entendues. (Volney, 1788, p. 77)

³² Des extraits de la traduction de Blavet parurent, sans mention d'auteur ni de traducteur, dans les quatre volumes de l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke consacrés à l'*Économie politique et diplomatique* (voir la liste des passages cités dans Carpenter, 2002, pp. 42-53). "Of the total 1,097 text pages of the first English edition of 1776 [...], translations from 524 pages appear in volumes 2 — 4 of *Économie politique et diplomatique*" (Carpenter, *ibid.*, p. 41). D'autres extraits de cette traduction parurent dans la *Bibliothèque de l'homme public* (tome 4) en 1790.

³³ On remarquera l'emploi de ce terme "emparé", qui traduit à la fois la brutalité, l'avidité et l'illégitimité de l'acte !

Volney donne alors un exemple : le début du chapitre V du Livre I sur le prix réel et le prix nominal des marchandises et n'a aucune peine à montrer que le texte français est incompréhensible.³⁴ Il reconnaît par ailleurs que cet état de fait est probablement dû, aussi, à de nombreuses fautes d'impression, mais insiste une nouvelle fois sur les fautes de traduction et termine en faisant l'éloge de la version manuscrite de Morellet.

J'ai lu en manuscrit une excellente traduction de cet excellent ouvrage ; elle est de l'abbé M[orellet]. C'était à cet académicien, c'était à nos bons Écrivains économistes qu'il convenait de traduire M. Smith. (*ibid.*)

Cette controverse dans les colonnes d'un journal bien diffusé força Blavet à réagir. Le même *Journal de Paris* publia, dans son numéro du 5 novembre, une lettre dans laquelle le traducteur fournit sa version des faits. Blavet commence par affirmer que Smith, satisfait de la traduction de la *Théorie des sentiments moraux* — on a vu que, selon le témoignage de Dugald Stewart, ce ne fut pas précisément le cas —, lui fit parvenir un exemplaire de la *Richesse des nations* et lui demanda d'en être le traducteur ; il prétend ensuite une nouvelle fois que Morellet, entre autres, l'avait dissuadé d'accepter la tâche.

M. Smith, content d'une nouvelle traduction que j'avais donnée de sa *Théorie des sentiments moraux*, me fit l'honneur de m'envoyer un exemplaire de son ouvrage *sur la nature et les causes de la Richesse des Nations* en me marquant obligeamment qu'il désirait que j'en fusse aussi le traducteur. M. l'abbé M[orellet] et d'autres personnes aussi répandues dans le monde que je le suis peu, m'ayant dit alors que cet ouvrage ne prendrait pas en France parce qu'il demandait trop d'application et d'étude, je me bornai au projet de le traduire, non pour le public, mais pour mon instruction particulière.

Il affirme alors avoir consenti à publier sa traduction pour aider Ameilhon et le *Journal de l'agriculture*, et que les éditions suivantes qui en furent tirées le furent à son insu — ce que les faits infirment en partie — et ajoutèrent de nombreuses fautes au

³⁴ "Ce qu'une chose vaut pour vous qui l'avez acquise, la peine et l'embarras qu'elle vous épargne et qu'elle peut coûter à d'autres. (Il est évident qu'il y a là un verbe oublié, et qu'il faut *c'est la peine.*) Le travail a été le premier prix *de* la monnaie originnaire qu'on a payé partout. (On n'entend pas comment le travail a été le premier prix *de* la monnaie. Il y a dans l'anglais, *a été le premier prix et la monnaie originnaire qu'on a payée pour toutes les choses.*) C'est au travail et non pas à l'or et à l'argent que le monde est redevable de toutes les richesses, et sa valeur, pour celui qui en est l'auteur et qui a

texte originel. Il s'emploie ensuite à faire ressortir l'avidité financière de Morellet : l'édition de 1788 aurait dû être faite sur la traduction de ce dernier, mais l'éditeur et l'auteur n'auraient "pas pu s'arranger pour le prix". Il annonce enfin une édition corrigée — elle ne paraîtra que douze ans plus tard — incorporant les modifications que Smith avait fait subir à son texte au cours des éditions.

Honteux [...] pour ma Nation, que nous n'ayions qu'une traduction imparfaite d'un chef d'œuvre sur l'économie politique, j'ai obtenu la permission de donner une nouvelle édition de la mienne, revue, corrigée et augmentée d'articles considérables ajoutés par M. Smith dans la seconde édition de l'original [...]. J'ai corrigé en conséquence un très grand nombre de fautes [...] mais je ne l'ai fait qu'en me regardant comme un pis aller, et parce qu'entre tant de gens plus habiles que moi, je n'ai pas le bonheur d'en connaître un seul qui voulût se charger de ce soin là ; il vaudrait, et j'aimerais cent fois mieux que M. l'Abbé M[orellet] nous donnât la sienne. (Blavet, 1788, pp. 78-79)

Cette lettre au *Journal de Paris* ne clôt pas pour autant le débat, qui reprendra avec la publication de la traduction de Roucher. Notons pour finir que Blavet revint à la charge en 1800 dans la préface à la version révisée de sa traduction. En particulier — ce qu'il n'avait pas fait en 1788 — il cite de larges extraits de deux lettres de Smith dont on ne possède pas les originaux : (i) l'une, probablement de 1772, à Madame de Boufflers sur la mauvaise traduction Eidous de la *Théorie des sentiments moraux* (voir ci-dessus) ; (ii) l'autre, du 23 juillet 1782, à Blavet lui-même au sujet de ses traductions. Smith y remercie Blavet de son "excellente traduction" de la *Richesse des nations* :

J'étais fort content de votre traduction de mon premier ouvrage ; mais je le suis encore plus de la manière dont vous avez rendu ce dernier. Je puis vous dire, sans flatterie, que partout où j'ai jeté les yeux dessus [...] je l'ai trouvée, à tous égards, parfaitement égale à l'original. (Smith, 1740-1790, p. 260)

C'est par cette même lettre de Smith que nous apprenons l'existence d'une autre traduction, celle du comte de Nort. Mais Smith aurait été tellement satisfait de la traduction de Blavet qu'il aurait découragé Nort de publier la sienne ! "Je lui écrirai par le prochain courrier que je suis si satisfait de la vôtre, et que je vous ai personnellement tant d'obligation, que je ne puis encourager ni en favoriser aucune autre" (*ibid.*, p. 260)

besoin d'en échanger le produit, est précisément égale à la quantité de travail *qui* le met en état d'acheter. (Il est évident qu'il faut *qu'il* le met en *état d'acheter*.)"

Les sources fiables et incontestables manquent sur les réactions et jugements de Smith concernant les traductions dont il vient d'être question. Ce qui est certain, c'est qu'il fut toujours anxieux de la traduction de son œuvre. En 1784, il crut que Morellet avait publié sa traduction en Hollande, et il demanda immédiatement à son éditeur, Thomas Cadell, à Londres, de lui en procurer un exemplaire (Smith, 19 juin 1784, dans 1740-1790, pp. 276-277). Cadell ne répondant pas sur ce point, Smith insista le 10 août 1784 (*ibid.*, p. 278). Ne recevant toujours aucune nouvelle à ce sujet, il revint à la charge le 18 novembre — "But you say nothing to me of the Abbé Morellet's translation of my Book, which I am extremely desirous of seeing. I am sorry to give you so much trouble, but I beg you would endeavour to procure me a copy of it for Love or Money" (*ibid.*, p. 279) — avant de reconnaître, au printemps de l'année suivante, qu'il avait été mal informé (21 avril 1785, *ibid.*, p. 281).

La Richesse des nations dans la tourmente révolutionnaire

La *Richesse des nations* avait été publiée en Angleterre au moment où, en France, avec la chute de Turgot, beaucoup de réformateurs perdaient l'espoir de pouvoir influencer, d'une manière ou d'une autre, sur le cours des événements : la réforme du système économique et politique français semblait toujours remise au lendemain, et l'urgence des problèmes demeurait sans que la valse-hésitation du pouvoir et la succession des Contrôleurs généraux des finances y pût mettre un terme. En économie politique, les innovations et les publications marquèrent le pas, et priorité fut donnée au débat politique. Celui-ci culmina avec la convocation des États généraux pour le 1er mai 1789 et avec la publication du célèbre pamphlet d'Emmanuel Joseph Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers état ?* Quelques mois plus tard, avec l'autoproclamation des États généraux en Assemblée constituante et avec la Révolution, les choses prirent une allure différente. Le changement radical de régime politique en France permettait en principe à tout citoyen de participer au pouvoir, et

d'influer sur les décisions. Dans ce contexte, il convenait de s'instruire afin que chacun pût remplir au mieux son nouveau rôle.³⁵

L'état d'esprit de la période est bien résumé par cette citation tirée du *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau, et placée en exergue de la *Bibliothèque de l'homme public* — dont nous reparlerons — : "Quelque faible influence que puisse avoir ma voix dans les affaires publiques, le droit d'y voter suffit pour m'imposer le devoir de m'en instruire". Au sein des connaissances à acquérir par le citoyen, peut-on lire dans l'Introduction au volume 1, l'importance des matières économiques était parfaitement reconnue : l'étude de l'économie politique "va devenir en France celle de tous les bons esprits" — ce dont les physiocrates avaient rêvé pendant de nombreuses années. C'est ainsi que les écrits de Smith, et tout particulièrement la *Richesse des nations*, acquirent un degré d'actualité qu'ils n'avaient pas auparavant. Et tout commença par une nouvelle traduction...

Au moment de la réunion des États généraux, les deux traductions publiées — la première, anonyme, et la seconde, de Blavet — avaient été rééditées, en 1789 et en 1788 respectivement. Elles furent concurrencées, dès 1790, par une autre traduction, effectuée par Jean-Antoine Roucher. La nouvelle traduction bénéficia d'atouts importants : elle fut annoncée avec insistance, eut une très bonne couverture de presse, et était placée sous un parrainage prestigieux : celui de Condorcet qui devait rédiger, à la suite du texte de Smith, un volume de notes.

Roucher était un poète célèbre — en particulier pour son long poème philosophique, *Les Mois* — lié aux réformateurs. Il avait connu Turgot qui, pour l'aider financièrement, l'avait fait nommer receveur des gabelles, et qui l'avait également introduit dans le salon de Madame Helvétius ; mais il était surtout lié à Charles Dupaty, magistrat qui continuait les combats de Voltaire, défenseur des droits de l'homme, à qui la traduction de Smith est dédiée. Dupaty fut d'ailleurs Vénérable de la loge maçonnique des Neuf sœurs, à Paris, lieu de rencontre de beaucoup d'intellectuels et loge dont Roucher était secrétaire. C'est par l'intermédiaire de Dupaty que Roucher fit la connaissance de Condorcet, et que

³⁵ Sur quelques aspects de l'évolution de la pensée économique pendant la Révolution française, voir G. Faccarello (1989b) et G. Faccarello et Ph. Steiner (1990).

Condorcet lui-même rencontra Sophie de Grouchy.³⁶ L'évolution politique de Roucher et de Condorcet fut semblable, du moins jusqu'aux premières années de la Révolution.³⁷

Dès les années 1786-1787, probablement encouragé par le milieu réformateur qu'il fréquentait, Roucher songeait à une nouvelle traduction de la *Richesse des nations* (Guillois, 1890, p. 103) en prenant pour base l'édition la plus récente dont il pouvait disposer : la quatrième édition, de 1786. Les événements révolutionnaires semblent l'avoir décidé. Les trois premiers volumes furent publiés en 1790 — à Paris, chez Buisson — , le dernier l'étant l'année suivante. Cette traduction connut immédiatement deux éditions-pirates : en 1791-1792 (à Avignon) et en 1792 (à Neuchâtel). Elle fut, par la suite, corrigée par Roucher, et l'édition revue parut après sa mort, en 1795, toujours chez Buisson.³⁸ Quelques détails significatifs peuvent venir éclairer utilement l'histoire de cette traduction.

Tout d'abord, lors des comptes rendus de cette nouvelle édition française de Smith, la traduction restée manuscrite de Morellet fit de nouveau parler d'elle. Le 24 août 1790, *Le Moniteur* s'étonne du sort réservé à un travail supposé de qualité : "Un homme de lettres, que ses talents et ses connaissances désignaient, pour ainsi dire, comme le seul à qui ce travail convînt, M. l'Abbé Morellet, l'avait entrepris, mais ce qu'on aura peine à croire, il n'a trouvé aucun libraire qui ait osé s'en charger. Aujourd'hui ce n'est plus une hardiesse."³⁹

Ensuite, il faut remarquer que des extraits substantiels de la traduction de Roucher parurent, en 1790 même, dans la *Bibliothèque de l'homme public*. Cette revue, qui paraissait depuis le début de cette même année — elle aussi chez Buisson — , était co-dirigée par Condorcet. Son but était, par la publication d'analyses d'ouvrages

³⁶ Sophie de Grouchy épousa Condorcet en 1786. Dupaty était son oncle.

³⁷ Ils furent tous deux, par exemple, membres de la Société de 1789, fondée en 1790. Par la suite, en 1791-92, leurs évolutions divergèrent : alors que Condorcet se radicalisait, Roucher devint plus conservateur. Sur Roucher, voir les contributions de A. Guillois (1890) et de M. Bréguet (1993, 1999). Roucher et Condorcet furent tous deux victimes de la Terreur, et moururent en 1794. Roucher fut exécuté l'avant-veille du 9 Thermidor.

³⁸ Il y eut aussi une édition en 1806 (Paris : Bertrand), pendant la deuxième période de notre étude ; il s'agit en fait de l'écoulement des inventus de l'édition précédente, avec une nouvelle page de titre (Carpenter, 1995, p. 26 ; 2002, p. 219).

³⁹ On retrouve un écho de ce passage dans le *Journal encyclopédique* du mois de novembre.

célèbres, anciens comme modernes, de contribuer à l'instruction générale à un moment où tout citoyen pouvait être amené à participer aux décisions publiques et à assumer des responsabilités. Ces "analyses" étaient des présentations d'ouvrages classiques comme modernes, suivies d'extraits articulés par des commentaires. C'est ainsi que la *Richesse des nations* fut présentée dès les numéros 3 (pp. 108-216 : résumé et extraits des Livres I, II et III) et 4 (pp. 3-115 : résumé et extraits des Livres IV et V) de 1790. Les premiers extraits publiés sont tirés de la traduction de Roucher, et les derniers, comme l'a remarqué K. Carpenter, de la traduction de Blavet.⁴⁰

Le volume de notes, que Condorcet était censé donner à la suite de la traduction de Roucher, ne parut jamais — aucun manuscrit de ces notes n'a été retrouvé — et la réédition de la traduction, en 1795, n'en fit plus mention. Il eût été intéressant de posséder, de manière détaillée, le commentaire d'un théoricien qui avait bien connu les principaux protagonistes en cette deuxième moitié du XVIIIe siècle et qui était lui-même partie-prenante des débats. C'est dire si ce volume était attendu : "L'accord ou l'opposition de deux écrivains qui pensent avec profondeur, sont pour le public une égale source d'instruction", écrit le *Mercur de France* le 31 juillet 1790 (Carpenter, 2002, p. 95).

L'ami de M. Turgot, le digne émule de d'Alembert, celui de nos plus grands écrivains politiques, était peut-être le seul qui pût éclaircir ou contredire avec succès l'auteur de la *Richesse des nations*.⁴¹

Les commentaires de Condorcet furent annoncés plusieurs fois dans la presse. Pour prendre l'exemple d'un journal bien diffusé, *Le Moniteur*, dans son numéro du 24 août 1790, signala la publication des deux premiers tomes de la traduction de Roucher et parla en termes flatteurs du volume de notes à venir — ce qu'il fit de nouveau le 25 octobre à la suite de la parution du tome 3. Dans son numéro du 26 mai 1791, il annonça la parution du tome 4, et ajouta : "On ne peut qu'attendre avec

⁴⁰ Ce changement est probablement dû au fait que la traduction de Roucher n'était pas achevée au moment où le résumé fut préparé. Dans une lettre datée de juillet 1790, Eulalie Roucher, la fille du poète, note que son père est encore fort occupé par la traduction (Guillois, 1890, p. 140).

⁴¹ *Chronique de Paris*, 9 avril 1790, p. 393 (Carpenter, 2002, p. 94). Ce périodique revient sur la question l'année suivante, le 9 mai 1791, p. 513 (*ibid.*, p. 113 : "Nommer l'auteur de ces notes, c'est inspirer aux sages et aux bons citoyens le plus vif désir de les voir paraître. On sait ce que la philosophie, la

impatience le cinquième volume, où l'on annonce des notes d'un écrivain homme d'État, digne commentateur d'un texte qu'il aurait pu composer lui-même" (*Le Moniteur*, tome 8, p. 490). Tout porte à croire cependant que Condorcet n'eut pas le temps de rédiger ces notes, occupé comme il l'était par son combat politique ; et que son nom, au moins partiellement, fut utilisé à des fins publicitaires pour lancer la nouvelle traduction au moment même où le marché était encombré par la réédition de celle de Blavet. "Cette annonce seule soutint l'ouvrage" (Desrenaudes, 1802, p. 213). Jérôme de Lalande, dans sa notice biographique publiée peu après, nous révèle d'ailleurs que Condorcet "s'occupa peu" de ces notes sur Smith et qu'il autorisa, en quelque sorte, que l'on utilise son nom à des fins commerciales : "On pensa que son nom pouvait donner plus de crédit à l'entreprise" (Lalande, 1796, p. 155).⁴²

Un dernier point doit enfin être abordé : celui de la qualité du travail de Roucher. Échappa-t-il aux critiques déjà adressées à celui de ses prédécesseurs ? Si l'on en croit les articles de presse qui accompagnèrent la publication de cette traduction, la réponse est positive. Les auteurs de comptes rendus louèrent l'application et le style du poète et stigmatisèrent les publications antérieures — ou plutôt "la" traduction antérieure : celle de Blavet,⁴³ car la première traduction, anonyme, publiée à La Haye, est ignorée : elle ne semble pas avoir pénétré beaucoup en France, et le tirage de sa réédition en 1789, sous un titre curieux et sans nom d'auteur, fut confidentiel.⁴⁴ Le 30 mars 1790, *Le Spectateur national* affirma :

Nous avons déjà une traduction de Smith, mais elle était inexacte, obscure et incorrecte. Celle-ci a les deux premiers mérites d'un ouvrage de ce genre, précision et clarté. (dans Carpenter, 2002, p. 93)

saine raison, et par conséquent la Révolution, ont d'obligation à M. de Condorcet, qui a passé sa vie à combattre l'erreur, et à prêcher la vérité."

⁴² Sur tous ces points, voir G. Faccarello (1989a).

⁴³ Blavet lui-même, dans la préface à sa traduction révisée de 1800-1801, affirma, de manière inexacte : "Je suis l'auteur de la première qui ait paru" (Blavet, 1800, p. ix). On retrouve cette erreur dans un compte rendu de *La Décade philosophique*, dans le numéro du 31 décembre 1801.

⁴⁴ "Whereas the La Haye edition of 1778-1779 identified Adam Smith as the author, this reissue of those sheets does not. Instead, the new title, *Recherches très-utiles sur les affaires présentes, et les causes de la richesse des nations*, emphasizes that this work is very useful in the present circumstances ; and the omission of Smith's name might have enhanced the emphasis on current relevance by giving the impression that the author was French" (Carpenter, 2002, p. 79).

La *Chronique de Paris* nota, le 9 avril 1790, que la traduction antérieure est "informe, pleine d'anglicismes et d'erreurs" et que celle de Roucher "ne laisse rien à désirer du côté du style". Le *Journal de Paris* du 4 juin renchérit, tout comme *Le Moniteur* du 24 août.

Il faut cependant faire attention au fait que, sur ces points comme sur d'autres, les auteurs des comptes rendus n'avaient pas véritablement étudié la question, et se firent l'écho d'une opinion ambiante, diffuse ou orchestrée. C'est précisément ce que dénonça un article assez long, non signé, paru dans le *Journal encyclopédique* de novembre 1790.

... jamais l'original ne nous a semblé plus complètement défiguré. Des incorrections, des contre-sens nombreux [...], des phrases embarrassées et une foule d'expressions obscures, dans une matière qui ne comporte qu'une forme sévère et qui possède une langue qui lui est propre, tous ces défauts mettent [...] cette traduction bien au-dessous de la première. (*ibid.*, 2002, p. 101)

L'auteur tire alors plusieurs exemples des chapitres VIII et XI du Livre I, et montre assez facilement la véracité de ses assertions. L'attaque, on le voit, est assez rude, et l'accusation de plagiat affleure même une fois : "le nouveau traducteur n'est intelligible que lorsqu'il emprunte les propres expressions de celui qui l'a précédé". Elle poussa le *Journal* — qui publia néanmoins l'article — à se désolidariser quelque peu son l'auteur.⁴⁵

Cette attaque poussa Roucher lui-même, pendant son incarcération, à tenter de modifier sa traduction et donna lieu à la publication, partiellement corrigée, de 1794. Mais M.B. Desrenaudes, en 1802, mentionna encore "sa traduction si fautive" (p. 213) et, dans ses *Mémoires*, Morellet (1821, p. 207) plaça Roucher au même niveau que Blavet. Blavet, d'ailleurs, intervint aussi dans le débat. Dans la préface à son édition révisée de 1800-1801, il se livra à une attaque en règle de Roucher, et l'accusa d'avoir prétendu traduire le texte d'un auteur dont il n'aurait pas connu la langue. Roucher aurait plagié sa traduction — "Ce n'est qu'un travestissement de la mienne

⁴⁵ "Si quelqu'un croit être fondé à se plaindre de cet article, qui nous a été envoyé de Paris, il peut nous adresser ses réclamations, que nous publierons le plus tôt possible. Nous n'avons ni l'original, ni aucune traduction de l'ouvrage de M. Smith." (dans Carpenter, 2002, p. 105)

qu'il avait toujours sur la table" (Blavet, 1800, p. xiii) — , en la rendant même souvent incompréhensible à force de la modifier pour vouloir s'en démarquer.

Les accusations de Blavet trouvèrent un écho dans la presse — dans *Le Publiciste* du 15 décembre 1800 et, plus tard, dans *La Décade philosophique* du 31 décembre 1801 — , ce qui poussa l'éditeur Buisson à réagir afin d'honorer la mémoire de Roucher (*Le Publiciste*, 21 décembre 1800). L'affaire en resta là. Quelques mois plus tard, la publication d'une nouvelle traduction, par Germain Garnier,⁴⁶ éclipsa rapidement toutes les précédentes comme nous le verrons en abordant la deuxième grande période (1802-1888) de notre étude.⁴⁷

3. L'horizon théorique

Comment la *Richesse des nations* fut-elle perçue en France à la fin du XVIII^e siècle ? Les paragraphes qui suivent vont tenter d'en donner une idée en cernant quelques réactions : celles des auteurs qui furent partie prenante des débats théoriques du temps, et qui s'expriment souvent dans des revues ou des ouvrages spécialisés ; et celles des journalistes, littérateurs ou hommes politiques qui les

⁴⁶ Garnier possède au moins un point commun avec Roucher : dans son Avertissement du traducteur (1790, p. vii), ce dernier précisait de manière provocatrice : "on demandait depuis longtemps une traduction française de l'ouvrage de M. Smith" — ce qui lui fut évidemment reproché. Quelques années plus tard, Garnier reprit ce jugement à son compte, tenant manifestement pour rien les traductions précédentes. Dans l'Avertissement à son *Abrégé élémentaire des principes de l'économie politique* (1796), il précisa que la *Richesse des nations* est un "ouvrage que nous ne possédons pas encore dans notre langue" (p. v). Juriste, Garnier fut député-suppléant de Paris aux États Généraux — où il ne siégea pas. Il fut proche des monarchistes. Il dut se réfugier en Suisse après la chute de la monarchie en 1792 et c'est lors de cet exil qu'il commença à traduire la *Richesse des nations* : "C'est en 1794 que j'ai écrit cette préface et la traduction qui va suivre. Proscrit et fugitif à l'époque, je cherchais à me consoler des malheurs de mon pays" (1802a, p. lxxxvii). Il ne revint en France qu'après Thermidor, en 1795. Partisan de Bonaparte, il fut nommé préfet, comte d'Empire et présida même le Sénat de 1809 à 1811. Il n'en fut pas moins pair de France sous la Restauration. Sur Garnier, on peut consulter Allix (1912) et Breton (1990).

⁴⁷ Nous arrivons au terme de la chronique mouvementée des traductions de la *Richesse des nations* : la suite fut plus sereine. Il est malheureusement impossible ici de comparer concrètement ces différentes traductions. Mais le lecteur intéressé, et qui n'aurait pas accès aux éditions dont il vient d'être question, pourra se faire un début d'opinion en se rendant sur le site internet du centre de recherche PHARE — <http://phare.univ-paris1.fr> — et en visitant le catalogue général de sa "Bibliothèque virtuelle" à la rubrique Smith. Paulette Taieb, elle-même éminente traductrice de Smith, et par ailleurs créatrice du site en question, y a mis un même extrait de la *Richesse des nations* — le chapitre 2 du Livre I — dans les différentes traductions, y compris celle, inédite, de Morellet.

suivirent de loin sans y être véritablement impliqués et dont les opinions figurent, en général, dans la presse généraliste.

Les opinions générales

Dans les revues de l'époque, quelques articles sont immédiatement très favorables, mais on note que leurs auteurs furent liés, d'une manière ou d'une autre, à l'entreprise — intellectuelle *et* commerciale — de traduction. Le bref article de Blavet dans le *Journal des savants* (1777) en est un exemple : son opinion — Smith "montre partout un degré de discernement et de sagacité qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, parce qu'il est extrêmement rare" — fut d'ailleurs reproduite par la suite.⁴⁸ Un autre exemple concerne Ameilhon qui, en janvier 1779, dans le *Journal de l'agriculture*, fit précéder la première livraison de la traduction par ce jugement : "Nous ne croyons pas qu'il existe sur cette matière d'ouvrage plus solide et plus profond". Mais les articles généraux, en fait, sont rares au début de la période et ceux du *Journal encyclopédique*, en 1776, au ton mesuré, forment une sorte d'exception.

Dix ans plus tard, les jugements demeurent contrastés. Par exemple, après la réédition de 1786, le *Journal historique et littéraire* du 1er mars 1787 pense que l'ouvrage est un "recueil d'observations politiques, économiques, philosophiques, dont plusieurs sont solides et parfaitement raisonnables, et d'autres le fruit de spéculations embarrassées et fatigantes, dont il serait difficile d'espérer des produits clairs et sûrs" (dans Carpenter, 2002, p. 56). Le *Mercure de France*, de son côté, dans son numéro du 14 juillet 1787, précise que "les meilleurs ouvrages d'économie, tels ceux d'Adam Smith, en Angleterre, de MM. de Forbonnais et Necker, en France, sont moins des traités généraux, que des livres à l'usage particulier des États où ils ont été composés" (*ibid.*, p. 76).

⁴⁸ Le jugement de Blavet fut repris, presque mot pour mot, dans le numéro de février 1782 du *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle* (Carpenter, 2002, p. 39). Il fut cité encore en 1787, dans le numéro du 5 décembre du *Journal de Paris* (*ibid.*, p. 62). Plus tard, en 1790, Roucher, dans la préface à sa propre traduction, utilisa une formule voisine — l'économie politique se trouve, chez Smith "approfondie et développée avec une sagacité qui tient du prodige" — qui se retrouva dans le même *Journal* le 4 juin 1790, formule de nouveau reproduite dans la *Feuille de correspondance du libraire* au printemps 1791 (*ibid.*, p. 116).

Les opinions évoluèrent cependant dans un sens toujours plus favorable. Le *Journal encyclopédique* revint sur la question. Un compte rendu mesuré de la réédition de 1788 conclut en ces termes : "On trouve des longueurs [...] ; mais il y a de l'ordre, de la netteté et de la profondeur" (15 mars 1788, *ibid.*, p. 69). En ce même début d'année 1788, le *Mercur de France*, dans son numéro du 22 mars, n'hésita pas à "mettre ces Recherches au rang des productions qui font le plus d'honneur à notre siècle et à l'esprit humain, si on considère, d'une part, la force et l'étendue de génie qu'elles supposent ; et de l'autre, l'extrême importance des vérités généralement ignorées, que l'auteur y a mises dans le plus grand jour" (*ibid.*). Allusion y est faite à la comparaison, effectuée en Angleterre, entre la stature de Smith et celle de Montesquieu. L'article conclut sur l'actualité de l'ouvrage. "La situation actuelle des esprits et des affaires dans ce royaume, donne lieu d'espérer que cet important ouvrage trouvera parmi nous des lecteurs capables d'en profiter" (*ibid.*, p. 70). Volney renchérit le 11 octobre 1788 dans le *Journal de Paris*.

La Grande Bretagne, en donnant le jour à Smith, s'est acquittée envers la France qui a fait naître Montesquieu. Il est donc à désirer qu'on lise beaucoup Smith, qu'on l'étudie et qu'on le médite dans cet instant où tous les esprits, tournés vers les objets d'administration, y portent encore plus de chaleur que de lumières. (Volney, 1788, p. 74).

Un an plus tôt, dans son premier ouvrage, Pierre-Louis Røederer avait, lui aussi, parlé de "l'excellent ouvrage de M. Schmitt [sic pour Smith] sur les richesses, ouvrage qui est à la science de l'économie publique, ce que l'*Esprit des lois* est à la science du gouvernement politique et civil" (Røederer, 1787, p. 26). La comparaison avec Montesquieu fut reprise par la suite.⁴⁹

⁴⁹ Au début de la période, *Le Spectateur national* écrivit le 9 avril 1790 : "L'ouvrage de Smith doit faire époque dans l'histoire de la science politique, comme l'*Esprit des lois*. Il ne faut pas chercher dans l'auteur anglais l'imagination brillante, le style énergique [...] de Montesquieu. Smith est un sage et profond calculateur qui n'a d'autre ornement que l'utilité. Voulez-vous des tableaux pour votre imagination, de grandes pensées, des expressions fortes ou ingénieuses qui remplissent votre esprit tout entier ? Fermez le *Traité de la richesse des nations*, et ouvrez [...] l'*Esprit des lois*. Mais si vous cherchez les véritables bases de la prospérité des empires, si vous avez besoin de vous faire des idées nettes sur les rapports de l'agriculture et du commerce, du salaire et du travail, sur l'industrie, les banques, les monnaies, le crédit et tous les éléments si compliqués et si divers qui entrent dans la composition des États modernes, c'est au *Traité de la richesse des nations* qu'il faut recourir".

Pendant la Révolution, le nom de Smith revint dans les discours politiques et dans la presse — et les publications périodiques s'étaient multipliées. L'heure était aux réformes. Il était bon de défaire l'échaffaudage réglementaire élaboré au cours des siècles par l'Ancien régime, de s'instruire sur ce qui s'était fait de mieux à l'étranger, et, pour cela, de puiser aide et réflexion dans les ouvrages synthétiques ou encyclopédiques. Les débats économiques en France avaient produit beaucoup d'idées neuves, mais aucun ouvrage n'avait véritablement embrassé l'ensemble — théorique et pratique — des matières abordées. De ce point de vue, les idées de Smith étaient dans cet "air du temps" et la *Richesse des nations* pouvait être présenté comme le traité dont on avait besoin :⁵⁰ "aucun livre ne contient de système plus complet d'économie sociale et [...] aucun par conséquent n'offre plus de moyens d'instruction et d'utilité" (*Le Moniteur*, 24 août 1790, tome 5, p. 468). Ce n'est pas que le livre fût d'une lecture aisée pour tout le monde : "Smith est un de ces livres [sic] dont chaque page offre la matière d'un volume ; il faut le lire plusieurs fois pour le bien comprendre, pour saisir, avec exactitude, tout l'ensemble de son système" (*Le Spectateur national*, 9 mai 1791, dans Carpenter, 2002, p. 114). Mais les ouvrages synthétiques étaient rares.

Dès le début de la Révolution, donc, Smith apparut au public comme une autorité, et une autorité qu'il était même difficile de contester. Les *Annales patriotiques et littéraires* de la France parlèrent de "l'immortel Smith" (23 mars 1790), la *Chronique de Paris* souligna que "la réputation de Smith est au-dessus de nos éloges. L'Europe [...] a mis depuis longtemps l'auteur au premier rang des philosophes qui se sont occupés de la grande science de l'économie politique" (9 avril 1790), et le *Mercur de France* du 31 juillet nota que "l'excellent ouvrage de M. Smith est devenu un livre classique", qualificatif que *Le Spectateur national* reprit à son compte le 9 mai 1791. Ces

⁵⁰ En 1793, le gouvernement acheta des exemplaires de la traduction Roucher pour l'instruction des fonctionnaires envoyés en mission dans les provinces (Carpenter, 2002, p. 87). Après Thermidor, lors de l'institution de cours d'économie politique à l'École normale de Paris ou, plus tard, dans les Écoles centrales, la lecture de la *Richesse des nations* fut conseillée aux élèves par des professeurs comme Alexandre Vandermonde (1795) ou Jacques Berriat Saint-Prix (1799) (voir Faccarello, 1989b et 1993). L'ouvrage de Smith n'est cependant pas le seul recommandé : Vandermonde comme Berriat Saint-Prix insistent également sur l'importance des œuvres de James Steuart. Les livres de Arthur Young et Jean Herrenschwand sont aussi cités. Le plan du cours de Vandermonde est d'ailleurs, à peu de choses près, celui de Steuart. Sur Steuart, voir ci-dessous.

exemples pourraient être multipliés. En 1801, la cause était entendue : "L'ouvrage de Smith, si justement célèbre, n'a plus besoin d'apologie : il est devenu un livre élémentaire" (*Le Spectateur du Nord*, dans Carpenter, 2002, p. 165).

Parallèlement à ce concert de louanges, cependant, quelques critiques émergent, de la part d'intellectuels ou d'hommes politiques à qui la "liberté du commerce" et le non-interventionnisme de l'État ne convenaient pas. À l'Assemblée nationale, des jacobins comme Louis-Antoine de Saint-Just et Maximilien de Robespierre en sont des exemples, en particulier lors du grand débat sur les "subsistances" qui eut lieu à la fin de l'année 1792. Dans son discours du 16 novembre, un député, Ferrand, cita Turgot (*Le Moniteur*, tome 14, p. 494) à l'appui de la "liberté du commerce", et, le 20 novembre, Roland, alors ministre de l'intérieur, loua "les grandes vues de Turgot" et fustigea "les erreurs désastreuses de Necker" (*ibid.*, p. 517). Saint-Just, de manière symptomatique, répliqua le 29 en parlant de Smith :

On ne peut se dissimuler que notre économie, altérée en ce moment [...], a besoin de remèdes extraordinaires. Ferrand vous a parlé d'après Smith et Montesquieu ; Smith et Montesquieu n'eurent jamais l'expérience de ce qui [se] passe chez nous. (*Le Moniteur*, *ibid.*, p. 610)

Smith, Quesnay, Turgot... et les autres

Pour ce qui concerne l'accueil de la *Richesse des nations* par les personnes versées en économie politique, la première réaction consista évidemment à juger l'ouvrage en le rapportant au contexte théorique français. Il y avait les grands ancêtres, comme Pierre Le Pesant de Boisguilbert — auquel même Dugald Stewart n'oublia pas de faire allusion dans ses notes à sa biographie de Smith. Mais deux grands types de références plus récentes s'imposèrent naturellement : F. Quesnay et la doctrine physiocratique, d'une part, A.R.J. Turgot de l'autre.

Des adversaires libéraux des idées de Quesnay se servirent de la publication du livre de Smith comme une arme contre la physiocratie. Dans la préface que l'éditeur — F.B. De Felice — plaça dans l'édition d'Yverdon (1781) de la traduction de

Blavet, les mots ne sont pas tendres.⁵¹ Dans cette optique, les idées de Smith et des auteurs anglais en général sont présentées comme mettant un terme aux errements supposés des auteurs français. Les auteurs anglais "ont devancé les autres nations". "Pour arriver au but, ils n'ont épargné aucun soin. Ils paraissent avoir tout calculé, tout pesé, avoir saisi tous les rapports, et considéré toutes les faces". Leurs vues sont "neuves", leurs observations "exactes", leurs recherches "profondes" (De Felice, 1781, p. iv).

Ce jugement est formulé en 1781, alors que la physiocratie est encore très présente dans les esprits. Mais en 1800, encore, *Le Publiciste* pouvait publier un article dans lequel il était repris, et même amplifié.

L'ouvrage de Smith a fait une véritable révolution [...]. Avant lui, les auteurs et les administrateurs se traînaient péniblement sur les traces de Quesnay et de Forbonnais, et de *l'Ami des hommes*; la langue qu'on employait à l'expliquer était presque inconnue au reste des hommes; semblable à la langue sacrée d'Égypte, entendue des seuls prêtres et apparemment tout aussi vide de sens. [...] Adam Smith fut le premier qui dissipa les ténèbres naturelles ou affectées de la science économique. (15 décembre 1800, dans Carpenter, 2002, pp. 160-161)

Les personnes favorablement disposées à l'égard de la physiocratie préférèrent, bien sûr, souligner les apports théoriques positifs de Quesnay et de ses disciples, et présenter Smith comme un continuateur plutôt que comme un adversaire. C'est le cas, par exemple, de Volney qui, au cours de sa controverse avec Mallet du Pan, précisa dans le *Journal de Paris* que si "les Économistes se sont donnés quelques ridicules", ils "nous ont donné beaucoup de lumières. M. Smith, qui a très souvent les mêmes opinions, les combat quelquefois, mais les estime toujours. Il n'a pas imaginé, comme M. Mallet du Pan, de les appeler *les fléaux de l'Europe*" (Volney, 1788, p. 77).

La même année, dans les *Nouvelles éphémérides économiques*, Nicolas Baudeau s'efforça de démontrer que les différences entre la théorie physiocratique et celle de Smith sont plus apparentes que réelles (Baudeau, 1788). Cette idée forme l'axe

⁵¹ "En France, où tout ce qui commence par l'enthousiasme, finit par le ridicule, on a cru approfondir cette importante matière, lorsqu'on ne travaillait qu'à l'obscurcir, par des termes abstraits et un langage énigmatique. C'est l'ouvrage d'une espèce de secte politique, dont les prosélytes ont honoré d'une apothéose la mémoire de leur vénérable maître" (De Felice, 1781, pp. i-ii).

principal de l'argumentation que Germain Garnier développa quelques années plus tard (Garnier, 1802a et 1802c ; voir ci-dessous).⁵²

Dans l'Avertissement à sa traduction de la *Richesse des nations*, Roucher, lui aussi, rendit hommage aux physiocrates (1790, pp. vii-viii) :

La France a produit [...] des ouvrages qui ont jeté des lumières partielles sur les différents points de l'économie politique. Ce serait trop d'ingratitude que d'oublier les services rendus à la patrie par les travaux des écrivains économistes. Les jours de la détraction et du ridicule sont passés ; ils ont fait place à ceux de la justice : et quels que soient les écarts, les conséquences forcées où l'esprit de système ait pu entraîner une association de citoyens honnêtes et philosophes, il n'en est pas moins reconnu aujourd'hui qu'ils ont donné le signal à la recherche des vérités pratiques, sur lesquelles doit s'élever et s'asseoir la richesse des Nations.

Condorcet, dans la célèbre *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, plaça les choses dans une perspective historique : l'économie politique, écrivit-il, "fit peu de progrès jusqu'au moment où la paix d'Utrecht promit à l'Europe une tranquillité durable. À cette époque, on vit les esprits prendre une direction presque générale vers cette étude jusqu'alors négligée ; et cette science nouvelle a été portée par Stewart [sic pour Steuart], par Smith, et surtout par les économistes français, du moins, pour la précision et la pureté des principes, à un degré qu'on ne pouvait espérer d'atteindre si promptement" (Condorcet, 1795, p. 154).

La comparaison avec Turgot et ses écrits fut en général claire et sans ambiguïté. Smith, qui avait connu Turgot à Paris et dont tout porte à croire qu'il connaissait les *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* (1766), fut présenté comme un continuateur direct, tout particulièrement pour ce qui concerne un point central de doctrine : la théorie du capital et de la concurrence des capitaux. Dans ses *Mémoires sur la vie et les ouvrages de M. Turgot* (1782), Dupont souligna la brièveté et la densité des écrits de Turgot, et précisa, à propos des *Réflexions* de 1766 :

tout ce qu'il y a de vrai dans l'ouvrage estimable, mais pénible à lire, que M. Smith a publié depuis sur le même sujet en deux gros volumes in-quarto, s'y trouve : et tout ce que M. Smith y a ajouté manque d'exactitude et même de fondement. (Dupont, 1782, pp. 109-110)

⁵² Dans sa "Notice sur la vie et les ouvrages de Smith", par ailleurs, il est intéressant de voir Garnier défendre l'originalité de la démarche de Smith en insistant sur une idée déjà mise en avant par Dugald Stewart (1794, pp. 320-323) : l'aspect systématique et synthétique de la *Richesse des nations* (1802b, pp. cxviii-cxix).

Quelques années plus tard, dans sa *Vie de M. Turgot* (1786) — qui connut plusieurs éditions, fut rapidement traduite en anglais et constitua un écrit important pour les réformateurs Outre-Manche —, Condorcet aborda également le sujet, de manière rapide tant le propos semblait aller de soi. En abordant les *Réflexions* de 1766, "ouvrage précieux par une analyse fine et profonde, par la simplicité des principes et l'étendue des résultats, où l'on est conduit par un enchaînement de vérités claires et puisées dans la nature, à la solution des problèmes les plus importants de l'économie politique", Condorcet note :

On peut même regarder cet Essai comme le germe du *Traité sur la richesse des nations* du célèbre Smith, ouvrage malheureusement encore trop peu connu en France pour le bonheur des peuples, et à l'auteur duquel on ne peut reprocher que d'avoir trop peu compté, à quelques égards, sur la force irrésistible de la raison et de la vérité. (Condorcet, 1786, tome 1, p. 54)

Ce jugement, on le retrouve par la suite chez les auteurs de langue française, où les noms de Turgot et de Smith furent souvent associés. Røederer revient souvent sur le sujet. "Je crois n'avoir fait que développer quelques principes de l'illustre Smith, ou plutôt de M. Turgot, le véritable auteur de la théorie des capitaux" (Røederer, 1800-1801, p. 98).⁵³ De manière symptomatique, on le retrouva même dans une édition anglaise de la *Richesse des nations*, publiée sur le continent en 1801, à Bâle, dans laquelle le texte de Smith est précédé de la traduction anglaise des *Réflexions* de 1766.⁵⁴

Pour en terminer avec ce thème de l'horizon théorique de la réception des traductions de Smith en France en cette fin de XVIIIe siècle, il reste à noter que l'on ne tenta pas, en France, de situer la *Richesse des nations* que par rapport aux seuls auteurs français contemporains. Des noms étrangers furent aussi avancés avec insistance : James Steuart est l'un d'eux.

⁵³ Voir aussi *ibid.*, p. 78 : "Dès 1766, il [Turgot] a composé un petit ouvrage [...] où il établit les mêmes principes que je viens de présenter ; j'invite les personnes qui aiment la science à lire ce petit traité peu connu [...]. Ils auront [...] la satisfaction d'y reconnaître qu'un des meilleurs chapitres du livre de Smith, un de ceux qui a le plus contribué à son succès, est entièrement dû à l'ouvrage de M. Turgot, dont il s'est répandu plusieurs manuscrits peu de temps après sa composition".

⁵⁴ Avec cette explication : "as they [the *Reflections*] are affirmed by the Marquis de Condorcet, [...] to be the germe from which Mr. Adam Smith formed his excellent treatise on the *Wealth of Nations*, it is hoped the curious reader will not be displeased to find them here in an English dress" (dans Carpenter, 2002, p. 174).

S'il ne fut pas aussi célèbre que Smith en France — loin s'en faut — , James Steuart eut aussi les faveurs d'un public pendant les premières années de la Révolution. Son *Inquiry into the Principles of Political Economy* fut traduit en français et publié en 1789-1790 à Paris, chez Didot, sous le titre de *Recherche des principes de l'économie politique, ou Essai sur la science de la police intérieure des nations libres*. Cette publication fut faite à l'initiative d'Alexandre Vandermonde :⁵⁵ l'ouvrage, déclara-t-il, "a été traduit [...] à ma sollicitation. La traduction a été faite par un irlandais qui ne savait pas le français, [sic] mais elle a été revue par un homme de beaucoup d'esprit" (Vandermonde, 1795, p. 372). Cet homme est le général Étienne de Sénovert, qui publia également un recueil d'œuvres de John Law chez Buisson en 1790 — Law dont Steuart réhabilitait précisément les idées — en y joignant un Discours préliminaire (Sénovert, 1790) traitant de la monnaie et du crédit. Comment Smith fut-il situé par rapport à ces auteurs par le public français ?

Les cinq volumes de l'œuvre de Steuart apparurent en fait comme un traité complémentaire, plutôt qu'alternatif, à la *Richesse des nations*. On prétendit même que Smith puisa son inspiration chez Steuart. *Le Moniteur* du 24 août 1790, par exemple, écrivit que "M. Smith avait puisé en grande partie ses principes dans l'ouvrage du chevalier Stewart [sic pour Steuart], intitulé : *Recherche des principes d'économie politique* [...]. Il devait aussi plusieurs idées à ce fameux Law, si mal jugé en son temps et même dans le nôtre, dont les opérations, toujours contrariées par l'autorité, ont été si peu d'accord avec son véritable système, qui mériterait peut-être d'être mieux connu dans ce moment, et qui l'était bien des Anglais" (*Le Moniteur*, tome 5, p. 468). Ces propos furent probablement inspirés par Sénovert lui-même. Dans l'Avant-propos du traducteur aux *Recherches* de Steuart, il affirma en effet que

M. Smith [...] dans son ouvrage, très justement célèbre [...] a fondu, dans les trois premiers livres, tout ce que notre auteur a dit sur les mêmes sujets, mais sans les approfondir autant, parce qu'ils ne sont que des accessoires à son plan, et qu'il suppose, en quelque sorte, que les développements sont connus de ses lecteurs. (Sénovert, 1789, p. vii)

⁵⁵ Sur A. Vandermonde et la première chaire publique d'économie politique, voir G. Faccarello (1989b, 1993).

Pour les participants directs aux débats publics, d'un autre côté, ces éditions de Steuart et de Law tombaient bien, en particulier en matière de dette publique et de monnaie, au moment de la création des assignats — Sénovert et Vandermonde y furent très favorables — et des longs débats qui allaient suivre. La presse s'en fit l'écho.⁵⁶ Elles permirent, en fait, de contrer quelques idées libérales du moment et donc de faire pièce à certaines propositions de la *Richesse des nations*.

Sénovert, dans son Avertissement, donne la clé de sa préférence pour Steuart : il apprécie le pragmatisme de cet auteur — c'est-à-dire en fait son interventionnisme.⁵⁷ Il apprécie l'absence, chez lui, de "maximes" dogmatiques et rigides que la politique économique ne devrait se borner qu'à appliquer, quelles que soient les circonstances : on aura reconnu là une vieille critique adressée aux physiocrates et à Turgot, i.e. celle d'avoir souhaité une liberté du commerce immédiate et sans compromis, d'avoir voulu imposer un système simple à une réalité complexe, sans tenir compte des résistances et au risque d'un bouleversement brutal de la société. L'un des grands avantages des *Recherches* de Steuart consisterait en effet, selon Sénovert, à

convaincre les bons esprits [...] combien il est difficile de réduire l'économie politique en *système* ; ils verront que si les *principes* en administration sont nécessaires, rien, au contraire, n'est plus perfide que les *maximes*, dont la raideur ne se plie jamais à aucune des nombreuses inconstances qui en contrarient l'application. Ces *maximes* ont l'inconvénient de favoriser l'ignorance et la paresse sur un sujet qui ne peut s'en accommoder. (1789, pp. ix-x)

Ces propos visent aussi Smith car, dans l'opinion de l'époque, les reproches adressés aux physiocrates et à Turgot en matière de politique économique concernaient aussi *la Richesse des nations*.

Bien entendu, nous savons aujourd'hui que cette assimilation n'est pas correcte — et que le reproche est aussi, d'une certaine manière, infondé pour ce qui concerne Turgot.⁵⁸ Il est néanmoins intéressant de remarquer que, à la vue des politiques —

⁵⁶ "Nous doutons qu'on puisse trouver ailleurs et surtout dans les auteurs français, une explication intelligible du fameux système de Law ; le lecteur verra, non sans quelque surprise, que ni les écrivains, ni même les orateurs de nos jours qui en ont parlé, ne l'ont jamais étudié, ou, ce qui est pire encore, ne l'ont pas entendu." (*Le moniteur*, 24 juin 1790, tome 4, p. 699)

⁵⁷ C'est cette position que Sénovert développe, presque trois décennies plus tard, dans un long commentaire de Smith resté à l'état de manuscrit (Sénovert, 1818).

⁵⁸ Voir G. Faccarello (1998).

libérales ou anti-libérales — menées pendant les premières années de la Révolution, Dugald Stewart lui-même, dans son "Account of the Life and Writings of Adam Smith" — traduit par Pierre Prévost et publié en français en 1797 — prit bien soin de laver Smith de tout soupçon de dogmatisme en matière de politique économique, et insista au contraire sur sa prudence et son gradualisme. Stewart s'appuya pour cela sur la *Richesse des nations*, mais aussi sur des passages que Smith ajouta à la *Théorie des sentiments moraux* lors de la sixième édition (1790), concernant les qualités nécessaires à un homme d'État (Stewart, 1794, pp. 317-318). Et, sur ce sujet de la distinction à faire entre l'économie politique et la politique économique, il alla même (*ibid.*, pp. 318-319) jusqu'à associer les opinions de Smith et de Necker — sans nommer ce dernier : simplement en citant son *Éloge de Colbert*.

4. Les caractéristiques de l'accueil théorique : quelques exemples

Au-delà de la préoccupation légitime de situer l'œuvre de Smith par rapport aux principaux économistes du temps, quelques thèmes plus précis de débats émergent ici ou là. Le but des pages qui suivent est d'en donner quelques exemples, caractéristiques de l'accueil théorique de Smith en France.

Le plan de l'œuvre

Commençons par un sujet qui prit de l'ampleur au cours de notre première période. Il s'agit du plan de l'œuvre de Smith, qui présente deux aspects : (i) il peut concerner le lien possible entre la *Richesse des nations* et la *Théorie des sentiments moraux*, mais aussi (ii) le plan adopté par Smith dans la *Richesse des nations*.

Le premier aspect ne fut pas abordé de front pendant la période. En règle générale, les comptes rendus de presse des différentes éditions des traductions de la *Richesse des nations* se bornent à remarquer que Smith est également l'auteur, justement célèbre, d'une *Théorie des sentiments moraux*. Dans ce concert, une rare fausse note se fit entendre : elle vint du *Mercure de France* qui, en 1800, publia un curieux article à l'occasion de la réédition corrigée de la traduction de la *Richesse des nations* par

Blavet.⁵⁹ S'y exprime l'opinion selon laquelle la *Théorie* est une œuvre mineure. "La *Richesse des nations* est un ouvrage du premier ordre dans son genre [...]. La *Théorie des sentiments moraux*, du même écrivain, est un ouvrage très inférieur. Tout est positif et solide dans le premier ; tout est vague et subtil dans le second, si vous exceptez quelques chapitres."⁶⁰ À ce stade, cependant, rien n'est avancé sur le statut respectif des ouvrages de 1759 et de 1776.

Le second aspect, lui, fut abordé d'emblée, d'abord marginalement, puis comme un point important pouvant entraver la compréhension de la *Richesse des nations*. Dès 1781, l'éditeur De Felice avait considéré que les "auteurs anglais", malgré leurs qualités, sont souvent peu clairs et ne possèdent aucun talent pour exposer leurs idées.

Leur marche est pénible et embarrassée. Pour avoir trop d'idées et trop de connaissances, ils n'ont pas assez de méthode. Ils montrent plus de sagacité à former un plan, qu'ils ne sont exacts à le suivre constamment. (De Felice, 1781, p. iv)

L'auteur, s'il exempta partiellement Smith de ce défaut — et pour cause : ces propos se trouvent dans l'introduction à la traduction Blavet de la *Richesse des nations*, qu'il faut bien vendre — sembla néanmoins sceptique à son égard : "Quoique M. Smith ait rempli le sien, en approfondissant sa matière, et qu'il ait évité plusieurs de ces défauts, la critique n'a-t-elle néanmoins aucun reproche à lui faire ? Nous n'osons l'assurer. mais quand un auteur, après avoir lutté contre tant de difficultés, parvient, comme lui, à en surmonter un aussi grand nombre, la sévérité, à son égard, devient une injustice" (*ibid*, pp. iv-v). Par la suite, quelques remarques furent formulées quant à la démarche suivie dans *la Richesse des nations*. Mais l'attaque la plus directe vint de

⁵⁹ Comme l'a remarqué K. Carpenter (2002, pp. 138 et 165-166), cet article reprend sans mention le compte rendu de Victorin Fabre (Fabre, 1795) paru cinq ans auparavant dans *La Décade philosophique, littéraire et politique* à propos de la publication de la traduction révisée de Roucher... Quelques paragraphes nouveaux sont cependant ajoutés, dont celui qui nous intéresse ici.

⁶⁰ *Mercur de France*, 1er brumaire an IX, 23 octobre 1800, dans Carpenter, 2002, p. 166. L'auteur de l'article prétend en outre que le contenu de la *Théorie* de Smith figurait déjà pour l'essentiel dans le célèbre poème philosophique *Les Saisons* de Charles-François de Saint-Lambert. "Les meilleures observations de cette *Théorie des sentiments moraux* se trouvent dans les notes du poème des *Saisons*, par le C[itoyen] Saint-Lambert ; mais le poète est plus précis, plus juste et plus piquant ; d'ailleurs ses notes ont précédé de plusieurs années l'ouvrage de Smith" (*ibid.*, note). Mais *Les Saisons* furent publiés en 1769, dix ans après l'ouvrage de Smith...

son propre traducteur, Germain Garnier. Celui-ci récusait l'idée que l'on puisse utiliser l'ouvrage comme un traité pour s'instruire de la science de l'économie politique, tant le traitement des différents thèmes et l'exposé des principes est confus.

Ces idées, Garnier les exprima, précisément, dans un ouvrage qu'il publia en 1796 et qui était censé venir combler un grand vide en matière d'enseignement : son *Abrégé élémentaire des principes de l'économie politique*. L'ouvrage de Smith, pourtant "le plus parfait et le plus complet" en économie politique,

manque d'ordre et de méthode ; [...] il n'est pas propre à diriger des commençants [...]. L'auteur s'est tracé [...] un plan trop circonscrit pour la vaste carrière qu'il avait à parcourir ; aussi son génie, qui n'a pu se contenir dans ces bornes étroites, a fait, à chaque pas, des excursions [...]. La plupart des morceaux intéressants de son ouvrage s'y trouvent jetés, comme au hasard, et placés sous des titres qui semblent leur être tout-à-fait étrangers. (Garnier, 1796, pp. v-vii).

Le reproche fut abondamment repris par la suite, en particulier par Jean-Baptiste Say. Mais Garnier lui-même y revint dans la longue Préface qu'il plaça en tête de sa traduction. "On ne peut se dissimuler que le défaut tant de fois reproché aux écrivains anglais, de manquer de méthode, et de négliger [...] ces formes didactiques qui soulagent la mémoire du lecteur et guident son intelligence, se fait surtout sentir dans les *Recherches sur la richesse des nations*" (1802a, p. xxiv).

Ce défaut d'exposition se traduit en particulier par les faits suivants : (i) Smith commence son livre en mettant sous les yeux du lecteur "la machine compliquée de la multiplication des richesses" et son ressort principal — la division du travail — au lieu d'exposer tout d'abord les "notions préliminaires" telles que "la définition des valeurs", les "lois qui les régissent", etc. (*ibid.*, pp. xxiv-xxv) ; (ii) "le fil des leçons est souvent interrompu par de longues digressions" qui font perdre au lecteur le fil du raisonnement (*ibid.*, p. xxv) ; (iii) "toute la doctrine de Smith [...] est renfermée dans ses deux premiers livres, et [...] les trois autres peuvent être lus à part, comme autant de traités séparés, qui à la vérité confirment et développent sa doctrine, mais qui ne servent pas à la compléter" (*ibid.*). C'est pourquoi, afin de faciliter la lecture et l'étude du texte, Garnier insère, dans sa volumineuse Préface, une section intitulée

"Méthode pour faciliter l'étude de l'ouvrage de Smith" (Garnier, 1802a, pp. xxxiii-xlix).⁶¹

Si l'on se penche, à présent, sur les sujets plus précis, on peut dire que, d'une manière générale, les aspects de la *Richesse des nations* qui frappèrent le plus les contemporains en France se situent au début et vers la fin de l'ouvrage.⁶²

Commençons par les derniers livres de la *Richesse des nations*. De manière naturelle, c'est le Livre IV — "Des systèmes d'économie politique" — qui retint l'attention : l'approche physiocratique, entre autres, n'y est-elle pas jugée ? Mais le Livre V suscita aussi l'intérêt en raison de son actualité brûlante. Les problèmes de l'impôt et de la dette publique étaient en effet au centre des débats et présidèrent à la convocation des États généraux. On comprend aisément que, dans ce contexte, les derniers chapitres de l'ouvrage de Smith furent lus avec attention.

Pour ce qui concerne le Livre IV, on se doute que les avis des auteurs, en France, découlèrent de leur opinion sur la théorie de Quesnay. Depuis quelques temps déjà, les partisans et les adversaires de la physiocratie avaient choisi, chacun, une figure emblématique qui était censée symboliser leur approche. Pour les physiocrates, comme déjà chez Boisguilbert, ce fut Sully. Leurs adversaires firent naturellement porter leur choix sur la "bête noire" de Boisguilbert et de Quesnay : Colbert. L'Académie française, en cette deuxième moitié du XVIII^e siècle, intervint dans le débat en mettant au concours, à dix ans d'intervalle, les éloges de Sully et de Colbert. Pour ce qui concerne le premier, c'est le poète Antoine-Léonard Thomas, proche des physiocrates, qui, en 1763, remporta le prix avec son *Éloge de Sully*. Dix ans plus tard, c'est Jacques Necker — ennemi des physiocrates et de Turgot — qui l'emporta avec son *Éloge de Colbert*.

⁶¹ Garnier commente : "j'ai cru devoir indiquer l'ordre qui m'a semblé le plus conforme à la marche naturelle des idées, et par cette raison le plus propre à l'enseignement" (*ibid.*, p. xxvi). Ces pages sont divisées en trois parties — "Des valeurs en particulier", "Des richesses considérées en masse et relativement à leurs fonctions", "De la manière dont s'opèrent la multiplication et la distribution des richesses" — et ne considèrent principalement que la matière des Livres I et II de l'ouvrage de Smith.

⁶² Bien sûr, d'autres thèmes sont abordés, et ceci dès la parution de l'ouvrage, comme, par exemple, le concept de capital, l'ordre d'investissement des capitaux dans les différents secteurs, l'incidence de l'impôt... ; ou bien encore les définitions de la richesse et du revenu (Baudeau, 1788) ou la distinction entre travail productif et improductif (Vandermonde, 1785 ; Garnier, 1802c).

On comprend alors l'intérêt porté au Livre IV de la *Richesse des nations*. Le compte rendu anonyme du *Journal encyclopédique*, en 1776, est plutôt modéré. Grâce à Smith, il souhaite mettre tout le monde d'accord, en feignant de croire — mais n'est-ce pas là, peut-être, une erreur d'interprétation ? — que l'opposition se situe entre agriculture et commerce, et non entre agriculture et manufactures : la démonstration est ainsi plus facile.

De ses considérations sur le système agricole, il résulte qu'on ne doit négliger ni la culture des terres ni le commerce ; milieu sage qui devrait rapprocher les partisans de Sully et ceux de Colbert, surtout s'ils réfléchissent que Sully a pris la France en friche et dans un état de dévastation, où il y aurait eu de la folie à chercher à l'enrichir par le commerce, avant de lui donner du pain, dont elle manquait. Peut-on commercer avant d'avoir des matières de commerce ? Sous Colbert, la France avait déjà de ces matières en abondance, et ce ministre n'aurait pas été plus sage en travaillant à augmenter la somme de ces matières, sans penser à leur procurer de la circulation et des débouchés. Il nous semble que voilà le nœud de la difficulté qui divise les *Sullystes* et les *Colbertistes* ; un nœud qui n'a peut-être pas encore été aperçu. (dans Carpenter, 2002, p. 13)

Le 20 mars 1791, le *Journal* revient sur la question dans un compte rendu — également anonyme — du troisième tome de la traduction de Roucher, consacré au Livre IV. "Lequel des deux systèmes doit-on préférer ? C'est à la solution de ce problème important que M. Smith a consacré l'ouvrage dont on nous donne la traduction" (*ibid.*, p. 106). Après un résumé des chapitres concernés, l'auteur renvoie des écoles opposées dos à dos — le gouvernement ne doit encourager ni décourager aucun secteur productif particulier. "Que conclure donc des recherches de l'auteur ? Il va nous le dire lui-même" (p. 111). Suit alors une citation de Smith sur le système "de la liberté naturelle, si simple et si uni, qu'il doit s'établir de lui-même. Tout homme en effet, tant qu'il ne viole pas les lois de la justice, doit être parfaitement libre de travailler à ses intérêts comme il lui plaît".

Du côté des partisans de Quesnay et de Turgot, le ton est évidemment différent. Condorcet, par exemple, dans son bref — mais élogieux — jugement sur Smith exprimé dans sa *Vie de M. Turgot* (1786), remarque, dans une note au texte, que les raisonnements de Smith concernant le système agricole n'ont "ni la même exactitude, ni la même précision qu'on admire dans le reste de son ouvrage". En particulier, "les auteurs qu'il désigne sous le nom d'Économistes Français" et "la question de

l'établissement d'un impôt unique" sont traitées avec une "espèce de légèreté [...] qui l'a entraîné dans quelques erreurs, et lui a fait commettre quelques injustices" (Condorcet, 1786, tome 1, pp. 54-55). Mais l'auteur ne s'étend pas sur ce thème.

Cet impôt unique, on le sait, était une idée fort controversée, et les adversaires des physiocrates ont dû trouver chez Smith quelques arguments utiles. Cependant, le Livre V de la *Richesse des nations* n'est pas autant admiré que le reste : Smith déçoit peut-être parce qu'il ne fournit aucune solution immédiate au problème si important de la dette publique... L'auteur du compte rendu de 1776 laisse percer cette déception.

Le dernier chapitre de cet ouvrage, où l'on trouve des vues neuves, confondues avec des idées assez communes, a pour sujet les dettes nationales. Le plus important à cet égard serait, sans contredit, de trouver un moyen de les acquitter, et M. S[mith] ne le donne pas ce moyen. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir un peloton de fil pour sortir du labyrinthe. (dans Carpenter, 2002, p. 13).

Le premier livre de la *Richesse des nations* ne fut pas moins fréquenté que les derniers. Pour aller à l'essentiel, les commentateurs furent, à des degrés très divers, frappés par deux thèmes. Le premier ne retint qu'une attention fugitive, contrairement à ce qui se passa par la suite : il concerne la valeur et les prix. Le second, en revanche, fit couler beaucoup d'encre : il s'agit de l'accent placé sur le "travail annuel d'une nation" et le rôle de la division du travail dans la production des richesses.

Pour ce qui concerne les chapitres que Smith consacre à la détermination des rapports d'échange des marchandises, les lecteurs, en général, ne comprirent pas la problématique des prix naturels qui y est exposée — et ce fut, à peu de choses près, une constante dans la réception française de l'œuvre, au XVIIIe siècle et même au-delà. La différence entre la valeur d'usage et la valeur d'échange parut une argutie peu utile, et les commentateurs ramenèrent tout à leur conception de la valeur-utilité. Celle-ci faisait partie d'un savoir diffus lié, en particulier, à la philosophie sensualiste ; elle avait été précisée par Turgot et diffusée par Condillac. La réaction du *Journal encyclopédique* en 1776 est symptomatique à cet égard.

Le mot *valeur* a un double sens ; il exprime tantôt la qualité d'un objet particulier, tantôt la faculté que procure cet objet d'en acheter d'autres par son moyen ;

distinction qui nous paraît plus subtile qu'essentielle, puisque c'est toujours l'utilité, le mérite réel ou d'opinion qui rend cet objet le prix d'un autre. L'une, ajoute l'auteur, peut être appelée valeur d'usage, et l'autre valeur d'échange ; acceptions qui rentrent encore l'une dans l'autre ; car il n'est point d'usage sans échange, ni d'échange sans usage. (*ibid.*, p. 6)

Quelques commentateurs, bien sûr, abordèrent occasionnellement la question, tels Vandermonde dans ses cours à l'École normale (Vandermonde, 1795), ou Garnier dans son *Abrégé élémentaire* (Garnier, 1796). Mais leurs propos manquent de cohérence (Vandermonde) ou de rigueur (Garnier) et l'on peut dire que, à l'époque, ce thème, qui fit couler tant d'encre au siècle suivant, n'intéressa pas vraiment les lecteurs. Une attitude caractéristique est celle du ou des auteur(s) du résumé — pourtant substantiel — de la *Richesse des nations*, publié dans la *Bibliothèque de l'homme public* : les considérations sur la valeur y sont évoquées de manière expéditive. Sur ce sujet, la réaction la plus intéressante est peut-être encore celle de Morellet, demeurée à l'état de notes manuscrites.⁶³

Pour en venir à l'insistance placée par Smith, au début de la *Richesse des nations*, sur "le travail annuel d'une nation" et les moyens d'accroître sa productivité, ce fut certainement le thème qui frappa le plus les lecteurs — et l'expression est faible tant l'impact fut important et durable. Les développements consacrés à la division du travail se retrouvent dans tous les commentaires, tout comme l'exemple célèbre de la fabrique d'épingles (voir par exemple le compte rendu, déjà maintes fois cité, publié par le *Journal encyclopédique* en 1776). L'accueil n'est pas étonnant. L'idée était dans l'air — Turgot, entre autres, avait abordé le sujet au début de ses *Réflexions* de 1766 — et Smith lui-même avait puisé son exemple dans l'*Encyclopédie*. Mais la force de l'exposé de Smith, et le rôle qu'il fait jouer à cette division du travail dans son ouvrage, marqua les esprits tout au long de la période. En 1800, par exemple, le *Mercur de France*, dans l'article du 23 octobre dont nous avons déjà parlé, écrivit :

tous les lecteurs éclairés en conviendront, [...] le meilleur volume de Smith est le premier. Sa théorie de la *division du travail* est neuve, lumineuse et féconde en résultats. Il est vrai que, pour trouver cette théorie, Smith n'a eu besoin que de jeter les yeux autour de lui. La grande *division du travail* est, en Angleterre, la source

⁶³ Sur les commentaires de Morellet, voir Berg et Salvat, 2001.

de l'opulence universelle. Qui a bien lu Smith, voit l'Angleterre ; et qui a vu l'Angleterre, comprend sans peine, tout le système de Smith. (dans Carpenter, 2002, p. 166)

Et, en 1802, Germain Garnier utilisa lui aussi des expressions non ambiguës en mentionnant "les innombrables merveilles opérées par la division du travail", qui constituent un "tableau imposant et magnifique" (Garnier, 1802a, p. xxiv). Bien sûr, pendant toute cette période, des auteurs donnèrent aussi davantage d'extension au principe de la division du travail, et d'autres encore soulignèrent ses conséquences négatives : mais ils ne peuvent malheureusement pas être abordés dans le cadre de cet essai.

II

“Maintenant je ne suis plus d'aucune école” 1802-2002

5. Consécration et mise à distance : les économistes libéraux français et Smith, 1802-1888

L'histoire mouvementée des traductions françaises des deux œuvres majeures de Smith se clôt en 1802 après la publication des traductions de Sophie de Grouchy et de Germain Garnier. Des textes de qualité sont désormais disponibles pour le public francophone, qui serviront de base à toutes les éditions en langue française avant les nouvelles traductions de la fin du XXe siècle. Mais le XIXe siècle ne resta pas inerte pour autant : il fut le théâtre d'une longue opération de réception (ou *traduction intellectuelle*) de l'œuvre de Smith, c'est-à-dire d'un passage au crible pour déterminer ce qui vaut la peine d'être retenu, ce qui est laissé en friche et ce qui est rejeté.

Cette réception présente trois caractéristiques : (i) la *Richesse des nations*, dans la traduction de Germain Garnier, devient le texte de référence à partir duquel sont formulés les principes de l'économie politique ; (ii) à l'occasion des débats causés par l'interprétation ricardienne de la *Richesse des nations*, Smith fait un retour sur le devant de la scène chez les économistes français : ils se rallient à sa méthode, contre celle de Ricardo et des ricardiens ; (iii) si les économistes libéraux français se sont, initialement, désintéressés de la *Théorie des sentiments moraux*, cet aspect de l'œuvre de

Smith est finalement pris en compte pour faire pièce à l'argumentation socialiste, avec, pour conséquence, quelques révisions de l'interprétation de la *Richesse des nations*.

Les appréciations louangeuses de la traduction de G. Garnier ne manquent pas, comme par exemple celle qui est publiée dans le *Moniteur Universel* en floréal et messidor an X (Roussel, 1802). Celui-ci ouvre son premier extrait en déclarant que l'ouvrage de Smith est fondamental pour ce qui regarde le développement des sociétés, de leur richesse ; sa lecture s'impose pour les gouvernants⁶⁴ mais, jusqu'à présent, l'ouvrage ne pouvait être bien entendu, en raison de l'imperfection des traductions.

Cependant, il en est peu qui connaissent à fond cette belle production du génie de Smith. Ce n'est point dans une traduction incorrecte, faite avec une connaissance imparfaite de la langue anglaise, et un esprit étranger aux matières qu'a discutées Smith, qu'on peut se faire une idée exacte de cette série de principes lumineux et de raisons justes par le moyen de laquelle cet écrivain conduit son lecteur aux vérités les plus utiles et les plus importantes. Il ne s'agit pas ici d'élégance, de force ou d'éclat de style [...] ; le traducteur, qui a cet égard tous les avantages, avoue lui-même les avoir souvent sacrifiés à la clarté. (pp. 891, col. 3, et 892, col. 1)

À côté de la maîtrise de la langue anglaise, sans laquelle on conçoit mal que le traducteur puisse jouer son office, Roussel souligne la nécessité de comprendre le texte en tant qu'ouvrage philosophique, puisqu'il n'est pas si lointain le temps où les Économistes — le groupe réuni autour de François Quesnay et du marquis de Mirabeau — étaient désignés du nom de "Philosophe économistes". Ainsi, la qualité de la traduction de Garnier est associée au fait que le traducteur est lui-même un philosophe économiste, c'est-à-dire qu'il en connaît intimement la matière et que, au-delà de la *langue*, il peut restituer les *raisonnements* de Smith, également philosophe économiste. La suite du premier extrait est tout à fait explicite de ce point de vue :

Nous ne craignons point d'affirmer que cet ouvrage de Smith, monument de la plus rare sagacité et de l'esprit le [plus] juste et le plus étendu, ne sera connu parmi nous, comme il mérite de l'être, que de la date de cette nouvelle traduction, qu'on

⁶⁴ "Tout le monde sait en général que cet ouvrage de Smith est la plus savante et la plus profonde analyse qui ait jamais été faite de la marche et du développement des sociétés humaines, et des causes qui les conduisent plus ou moins rapidement à la prospérité. On sent, à la seule énonciation de son titre, combien il doit intéresser toutes les classes d'hommes, et surtout ceux qui les gouvernent, et qui se sont chargés de leur bonheur" (p. 821, col. 3).

doit au citoyen Garnier, et qui ne pouvait être convenablement faite que par un homme qui, à un talent distingué et des connaissances très variées, joignît celles qui forment spécialement le fond de l'ouvrage de Smith, c'est-à-dire de l'économie politique. (p. 892, col.1)

Garnier a ainsi le mérite de fournir un guide de lecture et une appréciation critique. Le premier était rendu nécessaire tant la *Richesse des Nations* apparaissait difficile à suivre dans ses détours ; la seconde avait pour intérêt de rapporter le texte de Smith à la théorie économique physiocratique dont l'élite intellectuelle française avait, dans cette période, une connaissance, sinon de première main, au moins une connaissance "par proximité" due à l'impact de l'école physiocratique dans la période 1760-1774 et aux débats politiques et économiques dans les assemblées révolutionnaires. Cette dimension ne va pas sans poser des problèmes dans la réception de l'œuvre de Smith. Roussel met d'ailleurs le doigt sur la difficulté alors même qu'il ne cherche pas à en faire grief à G. Garnier.

Ces avantages [i.e. la connaissance de l'économie politique], qui se rencontrent dans le traducteur de Smith, l'ont mis à même de modifier souvent les idées de cet écrivain, de leur donner la rectitude ou la clarté qui leur manque, de redresser des assertions fondées sur de faux renseignements, et c'est ce que le citoyen Garnier a fait dans des notes aussi instructives qu'intéressantes [...] : elles peuvent être considérées comme le complément nécessaire de la doctrine de Smith. (p. 892, col.1)⁶⁵

La préface de Garnier ne fut d'ailleurs pas seulement proposée aux lecteurs de langue française. Au cours du XIXe siècle, une traduction de cette préface figura dans de très nombreuses éditions anglaises et américaines de la *Wealth of Nations*. On en relèvera ici le sous-titre : *Enquiry [...] containing a view of the doctrine of Smith compared with that of the french Economists ; with a method facilitating the study of his works ; from the*

⁶⁵ Cette idée est présente dans l'ensemble du compte rendu, comme c'est le cas à propos des notes de Garnier sur le livre II de la *Richesse des nations* (p. 1216, col. 3) ou dans le paragraphe final de ce compte rendu : "À l'inappréciable service que le citoyen Garnier a rendu au public par sa traduction de l'ouvrage de Smith, et par les notes qui en développent ou en modifient les principes, il a joint tous les accessoires qui peuvent en étendre l'utilité, et en rendre l'usage plus commode. Telle une table analytique et raisonnée qui met promptement sous les yeux les objets sur lesquels on doit les voir, pour les voir avec fruit. Il est à désirer que ce travail précieux de Smith et du citoyen Garnier, devienne le manuel de ceux qui s'occupent d'économie politique, et surtout des administrateurs" (p. 1231, col. 3)

*French of M. Garnier*⁶⁶. Et cette préface revêt une double importance : (i) sa traduction signifie que cette manière d'aborder l'ouvrage de Smith a reçu une audience qui allait bien au-delà des seuls lecteurs francophones ; (ii) sa diffusion fait valoir une interprétation "conciliatrice" visant à montrer que, au-delà des apparences, les physiocrates et Smith étaient fondamentalement d'accord. Comment G. Garnier s'y prenait-il pour parvenir à ce résultat ?

G. Garnier propose de considérer les deux doctrines comme identiques sur le fond — cela vaut aussi pour leurs erreurs puisque G. Garnier rejette la distinction entre les types de travaux, au motif que l'on ne peut décider lequel, du pied droit et du pied gauche, est plus utile pour la marche (Garnier, 1802a, p. vii) — , les apparences contraires se dissipant vite dès lors que l'on prend en compte les différences méthodologiques entre l'approche de Quesnay et celle de Smith :

Ainsi la science de l'économie politique, considérée sous le point de vue qu'ont adopté les Économistes français, rentre dans la classe des sciences naturelles, qui sont purement spéculatives, et qui ne peuvent se proposer autre chose que la connaissance des lois qui régissent l'objet dont elles s'occupent ; au lieu que, vue sous l'aspect pratique sous lequel Smith nous la présente, cette science est réunie aux autres sciences morales, qui tendent à améliorer leur objet, et à le porter au plus haut point de perfection dont il est susceptible (G. Garnier, *ibid*, p. xix)

L'argument final est donc que les deux doctrines, loin de s'opposer, se complètent, Smith ayant l'avantage d'être pratique et utile, là où les Économistes restent abstraits⁶⁷.

Cette spécificité de la traduction étant marquée, il convient d'en apprécier la pertinence en examinant la manière dont les économistes de langue française l'ont prise en compte et ont, de ce fait, ouvert la voie d'une interprétation particulière de l'œuvre de Smith. J.-B. Say, dont la première édition du *Traité d'économie politique* paraît en 1803, est un auteur central en la matière en raison des quatre éditions

⁶⁶ In the Baker Library, there is a large set of these editions : one in Glasgow (1805), one in Edinburgh (1806, 1809, 1811, 1817, 1819, 1826, and so on) and one in London (1811, 1812, 1835-37).

⁶⁷La fin de la note XXIX ("Sur le système des économistes") est encore plus explicite lorsque Garnier écrit : "On peut bien rejeter la théorie des économistes, comme moins utile, mais non pas comme erronée ; et tous les points par lesquels se touchent ces deux grands systèmes d'économie politique, servent d'autant à la démonstration des vérités qu'ils ont enseignées, comme se confirment l'une par l'autre les observations de deux astronomes placés à deux positions opposées du globe" (Garnier, 1802c, p. 283).

supplémentaires qui vont s'échelonner de 1814 à 1826, sans compter la sixième édition, posthume, de 1841. Mais à ses côtés figure aussi Sismondi : sa *Richesse commerciale* sort cette même année 1803 à Genève.

Say, qui avait séjourné à plusieurs reprises en Angleterre, lisait l'anglais et avait découvert la *Richesse des Nations* dans le texte original par l'intermédiaire du banquier genevois Étienne Clavière alors qu'il travaillait dans sa compagnie d'assurance avant la Révolution. D'ailleurs, dans *Olbie*, son premier ouvrage, Say renvoie à l'édition anglaise lorsqu'il cite Smith (Say, 1800, p. 112). Néanmoins, la première édition du *Traité* a, pour ce qui nous concerne ici, deux caractéristiques intéressantes : (i) lorsqu'il s'agit des principes de l'économie politique, Say fait un choix déterminé en faveur de Smith contre les physiocrates, tout en se démarquant de Smith sur des questions théoriques importantes (Forget, 1993 ; Steiner, 1996) ; (ii) il désigne sans détour la traduction de Garnier comme la traduction de référence. Examinons d'abord ce deuxième point.

La première édition du *Traité* est très nette lorsqu'il est question de la traduction française de l'ouvrage économique de Smith :⁶⁸ une note du Discours préliminaire l'indique sans détour.

La traduction de Smith par Garnier, est la seule qui soit digne de l'original. Il est fâcheux que le traducteur, dans sa préface, dans ses notes, comme dans les *Éléments* qu'il avait publiés quelques années auparavant, ait reproduit les principales erreurs des *Économistes* ; ce qui n'empêche point que ses travaux ne soient extrêmement recommandables, et que je ne les aie moi-même consultés avec beaucoup de fruit. (Say, 1803, tome 1, p. xxiii)

Dans le corps de son ouvrage, Say renouvelle ses éloges⁶⁹ et il ne manque pas de discuter certaines des interprétations proposées dans la préface ou dans les copieuses

⁶⁸ La *Théorie des sentiments moraux* ne fait pas partie des références de Say alors même que l'économiste français porte un fort intérêt aux questions de morale et de leurs liens avec l'activité économique. Il ne mentionne jamais ce texte, à l'exception d'une brève référence en note dans son *Histoire abrégée des progrès de l'économie politique* qui clôt son *Cours complet* ; ce qu'il en dit marque son peu de familiarité avec cet ouvrage, puisque après avoir rappelé que Smith avait fait détruire tous ses manuscrits avant sa mort — ses premiers enseignements d'économie politique inclus — il ajoute : "La *Théorie des sentiments moraux* qui servait à une autre partie de son enseignement, et quelques essais de moindre importance, ont seuls été conservés" (Say, 1828-9, tome 2, p. 560). La philosophie utilitariste benthamienne à laquelle Say se ralliait l'éloignait sans doute de cet ouvrage.

⁶⁹ Say fait référence par deux fois à "l'excellente traduction qu'il [Garnier] a donné de Smith" (Say, 1803, tome 1, p. 362, tome 2, p. 178).

notes formant le cinquième tome de la traduction de Garnier (Say, 1803, tome 1, pp. 365, 392 ; tome 2, pp. 458, 512). Cela alors même que Say ne fait pas usage de cette traduction ainsi que le montre l'examen de ses propres citations de Smith.

On ne sait pas sur quelle traduction travaillait Sismondi lorsqu'il présenta ses propres travaux économiques la même année que Say, puisqu'il ne cite jamais Smith *verbatim*. Néanmoins, dans son débat critique avec la pensée des Économistes, Sismondi fait référence à Garnier, le "traducteur de Smith" (Sismondi, 1803, tome 1, pp. 31, 268 ; tome 2, p. 15) pour s'en démarquer, car lui aussi fait le choix de Smith lorsqu'il s'agit de présenter les principes de l'économie politique.

Dans les éditions suivantes de son *Traité d'économie politique*, Say ne fait plus figurer les mentions élogieuses de la traduction de Garnier ; ce qui ne l'empêche pas de citer la deuxième édition de cette traduction parue en 1822, à l'occasion d'une discussion des notes nouvelles que Garnier y a adjointes (Say, 1826, tome 2, p. 206). On peut y voir la marque du fait que la traduction Garnier s'était définitivement imposée comme la traduction de référence, sans qu'il soit nécessaire de le dire tant la chose pouvait aller de soi. Cela étant noté, il n'est pas moins remarquable de voir que le choix en faveur de Smith est associé à des critiques de la théorie de ce dernier.

Le Discours préliminaire de la première édition du *Traité d'économie politique* montre clairement ce point. En premier lieu, quand Say (1803, tome 1, pp. i-ii) aborde la question des frontières entre l'économie et la politique, il retient la solution smithienne dissociant les deux domaines contre les confusions de Rousseau, des *Économistes* et de Steuart. En deuxième lieu, la question de la méthode (faits généraux/particuliers, nature des observations) donne à Say (*ibid.* pp. iii-xxiii) l'occasion de marquer la puissance et l'originalité des apports smithiens face à ceux qui voudraient en attribuer la paternité à des auteurs antérieurs (Steuart principalement). Finalement, Say explicite sa position :

Je me suis plu à rendre justice à Smith, que je n'ai jamais vu rabaisser que par des personnes absolument hors d'état de la comprendre ; mais je n'ai point fermé les yeux sur ce qu'il laisse à désirer. (*ibid.*, p. xxiv)

La place de Say dans l'économie politique néo-smithienne, en France, au début du XIXe siècle, s'explique par la double attitude qui est la sienne. D'une part, il effectue un choix déterminé en faveur de Smith :

Quand on lit cet ouvrage [*La richesse des nations*], on s'aperçoit qu'il n'y avait pas d'économie politique avant Smith. Je ne doute pas que les écrits des *Économistes* ne lui aient été fort utiles ; de même que les conversations qu'il a eues, dans ses voyages à Paris, avec les hommes de France les plus recommandables et les plus éclairés ; mais entre la doctrine des *Économistes* et la sienne, il y a la même distance qui sépare le système de Ticho Brahé de la physique de Newton. Avant Smith, on avait avancé plusieurs fois des principes très vrais ; il est le premier qui ait montré la liaison qu'ils ont entre eux, et comment ils sont des conséquences nécessaires de la nature des choses ; or on sait qu'une vérité appartient, non pas au premier qui la dit, mais au premier qui la prouve. Il a fait plus qu'établir des vérités : il a donné la vraie méthode de signaler les erreurs (*ibid* : xx-xxi).

D'autre part, il ne reprend pas tout Smith à son compte. Pour étayer ce point, penchons-nous sur le *Traité*, et notamment les deuxième et troisième éditions. À partir de 1814, le Discours préliminaire contient une liste impressionnante de critiques sur l'inachèvement de la science exposée dans la *Richesse des nations*. S'il ne peut être question de reprendre ici l'ensemble des points mentionnés, deux exemples sont cependant utiles : la définition du prix naturel et l'importance des machines en liaison avec la division du travail.

En ce qui concerne la théorie de la valeur et des prix, il est intéressant de partir des annotations manuscrites portées par Say en marge de son exemplaire de la *Richesse des nations*. Face au premier paragraphe de l'introduction, Say réagit : "Le travail est le seul fondement de la valeur des choses (Je crois que c'est une erreur)" (Say dans Hashimoto, 1980, p. 67). Le ton est donné : Say fait une lecture critique de Smith sur des points centraux comme la théorie de la valeur et des prix, ou la théorie de la répartition. Une dizaine de notes critiques sont consacrées aux chapitres 5, 6 et 7 du livre I de la *Richesse des nations* et on constate que Say (i) refuse l'idée selon laquelle le travail est une mesure invariable des valeurs ; (ii) ne comprend pas comment le travail commandé peut mesurer le profit du capital ; (iii) rejette la notion de gravitation des prix de marché autour des prix naturels.

Ces remarques ne sont pas confinées aux annotations privées qu'un lecteur fait pour lui-même ; il n'est pas difficile d'en retrouver les traces dans les premières

éditions du *Traité*. Premièrement, Say affirme sans détour que la recherche d'un étalon invariable des valeurs est une chimère et que Smith a erré sur ce point en pensant que le travail pouvait jouer un tel rôle. Deuxièmement, la réflexion de Say l'amène à renouveler complètement le concept de travail. D'une part, il n'est plus question d'évaluer la production en référence au travail : comme on le sait, ce sont les prix de marché en tant qu'indicateurs de l'utilité qui jouent ce rôle chez lui (Say 1803, tome 1, chap. 6). D'autre part, le concept de travail est étendu de manière à pouvoir englober également la nature, la machine ou l'effort humain. Cette homogénéisation des diverses contributions productives va d'ailleurs de pair avec la conception qu'il développe en termes de services producteurs, rémunérés suivant la même loi, celle de la détermination des prix de marché selon les rapports entre l'offre et la demande. Troisièmement, lorsqu'il est question de la détermination des prix, Say néglige le concept de prix naturel pour lui substituer celui de frais de production : "Le montant des frais de production forme ce que Smith appelle le prix naturel des choses" (Say, 1817, tome 2, p. 8).

Pour ce qui concerne la théorie de la production, Say explique que la production signifie production d'utilité, l'utilité étant évaluée d'une manière propre à la théorie économique, c'est-à-dire par les prix (1803, tome 1, pp. 24-26). La production d'utilité peut être considérée comme un échange entre l'homme et la nature, échange dans lequel une utilité plus grande est obtenue par les hommes grâce à la mise en œuvre de leurs services producteurs : le travail humain des ouvriers, les connaissances découvertes par les savants, les capitaux accumulés par les capitalistes et les terres possédées par les propriétaires fonciers. La mise en œuvre de ces services par l'entrepreneur est un moyen que les hommes ont trouvé de tirer de la nature une plus grande utilité que celle qu'ils perdent (l'utilité des services producteurs est plus faible que l'utilité des produits). Ce faisant, Say rejette la conception smithienne qui attribue au seul travail la création des richesses. Un argument essentiel à ce propos est que l'homme, par la maîtrise des lois de la nature, apprend à utiliser ces lois pour les faire concourir à l'œuvre de la production. La connaissance scientifique mise en application par l'entrepreneur (qui loue les services producteurs du savant) devient un phénomène central, méconnu par Smith : la place centrale que la machine occupe

dans la production. C'est ainsi que Say est amené à contredire Smith. Sans négliger la division du travail dont il est longuement question dans le *Traité* (1803, tome 1, chap. 10-13 ; 1817, I, chap. 8), Say considère que la machine caractérise la société industrielle. L'argument n'est pas un argument empirique — il y aurait plus de machines maintenant qu'au temps de Smith — mais théorique : la machine est une concrétisation de la connaissance scientifique permettant de faire contribuer la nature à la production, à la création d'une utilité plus grande pour les individus vivant dans les sociétés industrielles. Il est clair alors que la question n'est plus seulement une question de théorie économique. Au niveau français, pour le moins, l'impact d'une telle prise de position est très facile à repérer avec l'éclosion de tout un courant qui se revendique de l'industrialisme, c'est-à-dire d'une doctrine socio-politique mettant au cœur de la société moderne les caractéristiques de l'industrie telle que définies par Say.

Le constat opéré par Say est à la racine de la démarche des économistes libéraux français selon qui la *Richesse des nations* — en tant que moyen pour diffuser une nouvelle connaissance dans le corps social — est désormais obsolète et doit être remplacée par un exposé plus systématique, plus rigoureux et plus complet, comme le *Traité* de Say en fournit l'exemple canonique.⁷⁰

Les traductions françaises de Smith, si on les met en relation avec la production littéraire des économistes libéraux français, livrent des informations intéressantes à ce propos. La deuxième édition de la traduction Garnier se vend 25 francs, ce qui est une somme élevée par rapport à ce que coûte l'achat du *Traité* de Say, dont la cinquième édition (1826), en trois volumes, ne vaut que 18 francs — le *Catéchisme* étant, dans sa troisième édition (1826), accessible pour 3 francs. Il faut attendre le *Cours complet d'économie politique pratique*, en six volumes (1828-1829), à 42 francs, pour que le prix de l'enseignement de Say dépasse celui de la traduction Garnier. On a là un indice élémentaire, mais économiquement pertinent, de l'orientation prise en matière de diffusion de l'économie politique en France dans les premières décennies

⁷⁰ Cette dimension décisive de l'économie politique de Say et des économistes libéraux français a été étudiée par ailleurs (Steiner, 1996 ; Steiner, 1998, chap. 4).

du XIXe siècle.⁷¹ Cette situation est aussi explicitée dans les introductions des traductions françaises de la *Richesse des nations* en 1843, 1859 et 1888.

Dans ce contexte, en 1843, Blanqui ouvre sa préface à la réédition, corrigée, de la traduction de G. Garnier, par une déclaration bien forte : la *Richesse des nations* constitue, selon lui, l'ouvrage décisif pour l'économie politique, au-delà de ce qu'ont pu rajouter Say, Thomas Robert Malthus et Sismondi :

Le grand ouvrage d'Adam Smith est resté le livre classique par excellence de l'économie politique. C'est par celui-là qu'il faut commencer l'étude de la science, qui peut-être s'y trouve toute entière encore, malgré les nombreux écrits dont les auteurs se vantent de l'avoir renouvelée de fond en comble. (Blanqui, 1843, p. v)

À la traduction revue, il adjoint des annotations de son cru, et d'autres puisées dans les commentaires de Buchanan, MacCulloch, Malthus, Ricardo, Sismondi, Bentham et Say (y compris les annotations inédites de ce dernier fournies par son fils Horace Say),⁷² de manière à “élever au grand économiste un monument digne de lui” et de mettre à la disposition de ceux qui s'intéressent à l'économie sociale un livre dont “la lecture est devenue indispensable” (*ibid.* p. vii). Mais son souci est aussi pédagogique car son expérience — il enseigne à l'École Supérieure de Commerce et a succédé à Say à la chaire d'Économie politique pratique du Conservatoire des arts et métiers — lui a fait connaître “les difficultés qu'éprouvent les personnes qui commencent l'étude de l'économie politique” (*ibid.* p. viii) : cette édition enrichie des commentaires peut leur servir de guide.

Joseph Garnier en 1859 s'avance encore plus loin dans la préparation pédagogique à la lecture de Smith. Après les éloges traditionnels adressés à Smith, dont “la logique et les raisonnements ont une fraîcheur contemporaine” (J. Garnier, 1859, p. iii), il tempère l'enthousiasme en faisant état du caractère défectueux du plan

⁷¹ Lucette Le Van-Lemesle donne le renseignement suivant qui indique la place importante que la *Richesse des nations* occupait dans le catalogue de Guillaumin, l'éditeur des économistes français : “Le catalogue de 1841 consacre 1/15 de sa surface au *Journal des économistes*, autant qu'à la *Richesse des nations* de Smith, qu'à l'*Histoire de l'économie politique en Europe* [...] de Blanqui ou qu'aux *Études sur les réformateurs sociaux* de Louis Reybaud [...]. Mais J.-B. Say garde la part du lion avec 3/15 du catalogue à lui seul ; l'accent mis sur son cours plus que sur le traité. Là est la vérité de la science” (Le Van-Lemesle, 1985, p. 143).

⁷² Il s'agit des notes que Say rédigea sur son exemplaire personnel de la *Wealth of Nations* (5ème édition en 3 volumes, parue en 1789). Ces annotations ont été éditées par Hitoshi Hashimoto (1980, 1982).

et de la méthode de l'ouvrage qui "n'est pas un traité méthodique" : en conséquence, "doit-on s'y préparer par l'étude préalable d'un des ouvrages didactiques que la science possède aujourd'hui" (*ibid*)⁷³.

Néanmoins, avant de considérer plus avant cette évolution, qui prendra un tour plus marqué à partir des années 1870, il faut s'attarder sur l'évolution des débats entre les économistes européens pour relever le rôle joué par l'œuvre de Smith au moment où les *Principles of Political Economy and Taxation* de Ricardo s'imposent comme la référence — négative le plus souvent — par rapport à laquelle les économistes sont tenus de prendre position.⁷⁴

Smith ou Ricardo ? Principes de l'économie politique et débat de méthode

La parution de l'ouvrage de Ricardo remet en cause l'interprétation de l'œuvre de Smith proposée par Say ou par Sismondi. Say réagit immédiatement par des notes que l'éditeur adjoint à la traduction française des *Principles*. Il s'ensuit une longue discussion entre Ricardo et Say, discussion dont la partie publique fait apparaître des désaccords importants entre les économistes qui se réclamaient de Smith.⁷⁵ On retiendra deux éléments qui caractérisent la relation des économistes français à Smith. Tout d'abord, comme on le voit dans ses *Lettres à Malthus*, Say marque l'éloignement dans lequel la *Richesse des nations* se trouve vis-à-vis du débat qui anime les néo-smithiens.

Je révère Adam Smith : il est mon maître. Lorsque je fis les premiers pas dans l'économie politique, et lorsque, chancelant encore, poussé d'un côté par les docteurs de la balance du commerce, et de l'autre par les docteurs du produit net,

⁷³ Ouvrages didactiques dont Joseph Garnier est un fournisseur important puisqu'il publie des *Éléments de l'économie politique* (3 éditions entre 1846 et 1856), un *Abrégé des éléments d'économie politique* (1858) et un *Traité d'économie politique sociale ou industrielle, exposé didactique des principes et des applications de cette science* (8 éditions entre 1846 et 1880). On trouve d'ailleurs dans la huitième édition de ce dernier ouvrage un dossier comprenant les différentes introductions et les rapports faits à l'Académie des sciences morales et politiques à propos de l'utilité de tels livres pour la diffusion de la science (J. Garnier, 1880, pp. 762-776)

⁷⁴ Dans le cadre de ce texte, nous ne pouvons entrer dans les détails de ce débat entre les économistes à propos de l'interprétation de l'œuvre de Smith par Ricardo. Sur ce sujet, voir Béraud, Gislain et Steiner (2003).

⁷⁵ Sur ce point, on peut se reporter à Béraud, Gislain et Steiner (2003), Gehrke et Kurz (2001), et Steiner (2003).

je bronchais à chaque pas, il me montra la bonne route. Appuyé sur la *Richesse des nations*, qui nous découvre en même temps la richesse de son génie, j'appris à marcher seul. Maintenant je ne suis plus d'aucune école, et je ne partagerai pas le ridicule des révérends pères jésuites, qui traduisirent avec des commentaires, les éléments de Newton. (Say, 1820, p. 242)

Ensuite, Say prend appui sur la méthode de Smith, méthode qu'il qualifie d'expérimentale, à la fois abstraite et historique, de manière à rejeter la théorie purement abstraite de Ricardo au nom même de celui qui est leur point de départ commun (Say, 1826, tome 1, pp. xxxiii-xxxvi ; 1828-9, tome 1, pp. 44-48 ; tome 2, pp. 560-562). Sismondi qui s'oppose à Say sur d'autres points de la théorie économique, le suit dans cette critique méthodologique de Ricardo (Sismondi, 1826, pp. 55-58, 229). Une particularité doit cependant être notée à ce point : le débat tourne alors exclusivement sur l'interprétation de la *Richesse des nations*. La *Théorie des sentiments moraux*, bien que traduite à trois reprises au XVIII^e siècle, doit attendre 1830 pour être rééditée dans la traduction de Sophie de Grouchy, et elle n'est pas mobilisée dans le débat entre économistes : seuls les philosophes s'y intéressent pour en critiquer la théorie morale qui y est proposée.

Dans ce contexte, la parution en 1822 de la deuxième édition de la traduction de G. Garnier, traduction à laquelle il ajoute de nouvelles notes du traducteur dans les deux volumes adjoints aux quatre volumes de la traduction proprement dite, est une occasion que saisissent certains pour entrer dans le débat sur la nature de l'économie politique, tant il est vrai que la question tournait autour de l'interprétation de l'œuvre de Smith que Garnier défendait contre Ricardo ou Malthus (Garnier, 1822, pp. cxxiii-cxxxi). Le compte rendu paru dans le *Moniteur Universel* en décembre 1822 et janvier 1823 (Vitry, 1822-1823), redoublé par celui publié par le même auteur dans la livraison de juillet 1823 de la *Revue encyclopédique* (Vitry, 1823), ouvre, pour la première fois semble-t-il en France, le débat entre économie politique et morale.

L'auteur — qui signe que par les initiales A.D.V. — ⁷⁶ mentionne la mauvaise qualité de la traduction de Blavet (p. 1660) et rappelle le fait que la traduction de Morellet avait été empêchée de paraître — sans plus de précision (*ibid*). Il enchaîne

⁷⁶ L'auteur indique qu'il a publié des *Recherches sur les vraies causes de la misère et de la félicité publique ou de la population et des subsistances*, parues en 1815. Il s'agit de Aubert de Vitry.

sur le manque d'ordre et de méthode de la *Richesse des nations* et situe le travail de Say et de Garnier dans cette perspective.

Le livre de Smith, comme presque tous les ouvrages anglais, même les meilleurs, manque d'ordre et de méthode. Au lieu de le traduire de nouveau, M. J-B. Say conçut et exécuta le projet de l'abréger en présentant les idées de Smith dans un ordre plus clair et plus méthodique. Le succès de son ouvrage en a prouvé le mérite [...] En France, l'ouvrage de M. Say, en popularisant la doctrine de Smith avait fait désirer une bonne traduction de son livre. Cette tâche ne pouvait être mieux remplie que par M. Garnier déjà connu comme l'un des plus habiles économistes. (*ibid*)

Curieuse reconstruction, car on ne voit pas comment, en 1822-23, il était possible de considérer le *Traité d'économie politique* de Say comme un abrégé de Smith exécuté à la place d'une nouvelle traduction de la *Richesse des nations*,⁷⁷ et moins encore comment la première édition du *Traité* (1803) aurait suscité le besoin d'une traduction parue antérieurement !

Aubert de Vitry caractérise l'économie politique des anciens comme la "science à la recherche des moyens de toute nature qui peuvent rendre une société florissante" et il souligne le fait que, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, "la partie morale de cette science en avait toujours paru alors l'objet le plus important" (p. 1659). Quesnay d'abord, Smith ensuite, ont donné la primauté à la chrématistique — ou chrysologie — sur l'économie sociale, source des errements actuels chez leurs héritiers.

[Smith] a eu pour but, non d'établir des principes d'économie politique, mais de dissiper ou de prévenir des erreurs dangereuses que l'ignorance sur la nature et les causes de la richesse des nations avaient introduites ou pouvaient occasionner [...] Il faut insister sur ce point [...] Beaucoup d'erreurs se sont glissées dans l'application de la chrématistique ou chrysologie à l'économie sociale, comme dans quelques parties des sciences exactes, parce qu'on a voulu être plus économiste que Smith et plus newtonien que Newton. (p. 1659)

Ceci vise Buchanan, Malthus et, surtout Ricardo, car

⁷⁷ Le Discours préliminaire de la première édition du *Traité*, dans lequel Say s'explique sur ses motifs et intentions, ne contient rien qui laisse penser que le *Traité* est un résumé exécuté à défaut d'une nouvelle traduction. Il est par contre exact que, dans cette première édition, Say se fait modeste vis-à-vis de Smith en laissant entendre qu'il serait satisfait d'avoir su le rendre accessible à ses lecteurs "même quand je n'aurais pas fait avancer [la science] d'un seul pas" (Say, 1803, tome 1, p. xxvi). Néanmoins, comme on l'a vu, cette retenue de Say vis-à-vis de son mentor n'est plus de mise à partir de la deuxième édition et de ses débats avec les auteurs anglais.

tous les raisonnements de ce nouveau professeur reposent en effet sur des calculs et des chiffres. Les éléments moraux n'entrent pour rien dans ses combinaisons. Il est exclusivement chrysologue, et regarde la science du mécanisme des richesses comme la régulatrice du monde. (p. 1746, voir aussi *Revue encyclopédique*, p. 49)

Cette considération montre que l'auteur s'inscrit dans une dynamique diffuse dans cette période. On la trouve chez Sismondi dans les *Nouveaux principes d'économie politique*⁷⁸ — dont la première édition date de 1819 — qui insiste sur la dimension morale par trop négligée en économie politique, notamment à la suite de l'interprétation ricardienne ; on la trouve aussi chez Henri Saint-Simon lorsqu'il commence à critiquer l'économie politique pour son aveuglement devant les phénomènes moraux sans lesquels il ne pense pas possible l'élaboration d'un nouveau système social (Saint-Simon et Comte, 1821). Il n'est d'ailleurs pas indifférent de noter que l'auteur renvoie explicitement aux auteurs allemands — Garve, Dorien, Lüder et von Soden, et tout particulièrement à ce dernier, dont il a traduit des extraits dans son ouvrage de 1815 — qui lui paraissent supérieurs sur ce point.

Outre le fait que Vitry adopte souvent une position conciliatrice entre physiocratie et Smith, à la manière de Garnier lui-même,⁷⁹ l'originalité de ses deux comptes rendus tient au fait que l'auteur insiste sur la nécessité de faire se réunir la dimension morale et la dimension économique proprement dite dans le cadre de ce qu'il nomme l'économie sociale. Vitry reproche à Smith d'avoir été incomplet en ce domaine — alors que lui-même, comme d'ailleurs Saint-Simon, Say ou Sismondi, omet de faire mention de la *Théorie des sentiments moraux*.

Malgré le mérite éminent et l'utilité incontestable du livre de la *Richesse des nations*, envisagée de ce point de vue [celui de la chrysologie], il n'en est pas moins vrai que la *partie morale* de l'économie politique n'est pas traitée dans ce grand ouvrage d'une

⁷⁸ La référence à la science de chiffre et de calcul fait directement écho à des passages de Sismondi, de même que l'insistance de l'auteur sur les conditions de la félicité et de la population (Sismondi 1826, pp. 46-63).

⁷⁹ Le point le plus net tient à sa discussion de la définition de ce qui est productif (pp. 1745-1746) : (i) il accepte la notion de produit immatériel de manière à pouvoir, contre Smith, classer certaines industries parmi les travaux productifs de richesses ; (ii) il considère que le travail manufacturier n'est pas moins productif que le travail agricole car l'un et l'autre produisent du surplus. Si la valeur du produit agricole se décompose en salaire, profit du fermier et rente du propriétaire foncier, la valeur du produit industriel se décompose en salaire, profit de l'entrepreneur et profit des capitaux.

manière complète, et que lorsque Smith s'en est particulièrement occupé, il a laissé échapper quelques erreurs dont l'examen sera le sujet d'un troisième et dernier article. (p. 1746, voir aussi la *Revue encyclopédique*, p. 54)

Ce dont il est alors question dans la troisième partie de ce compte rendu tient à la relation entre la morale — mais aussi la politique et la religion — et l'économie politique. Selon l'auteur, cette dernière ne saurait être séparée des premières et encore moins prétendre les dominer (p. 21) et c'est à tort que les économistes, Smith inclus, ont minoré cette dimension de leur science, l'économie sociale. En conséquence, il en appelle à renouer les liens entre ces domaines.

Théorie morale et économie politique

Ces deux comptes rendus de la deuxième édition de la traduction de Germain Garnier montrent que le débat méthodologique à propos de l'œuvre de Smith fait intervenir la question de la relation entre la morale et l'économie politique, au prétexte que les héritiers radicaux de Smith, c'est-à-dire Ricardo et ses disciples, ont cru pouvoir laisser de côté cette dimension des sciences morales et politiques. Mais, dans ce débat, la théorie morale de Smith n'est pas mobilisée. Cela veut-il dire que la *Théorie des sentiments moraux* est ignorée ? Tel n'est pourtant pas le cas. Cependant, l'examen montre que la réception de Smith dans la France de la première moitié du XIXe siècle a une dynamique propre.

Depuis les physiocrates, l'économie politique, comme la morale et la politique, sont rangées dans les "sciences morales et politiques". Il ne s'agit évidemment pas de confondre les domaines, et surtout pas de mettre l'économie politique sous la coupe de la morale : cela ne traduirait souvent rien d'autre que l'ignorance pure et simple de l'économie politique, comme le souligne André Cochut dans son entrée "Morale (accord de l'économie et de la)" publiée dans le *Dictionnaire de l'économie politique*.

Ainsi, parmi les adversaires de l'économie politique, on trouverait confondus des hommes qui se déclarent exclusivement religieux, et des novateurs en matière de religion ; des gens qui prétendent immobiliser la société sous prétexte de la conserver, et d'autres qui ne craindraient pas de la bouleverser, sous prétexte de l'améliorer. Extrêmes dans les doctrines, irréconciliables par les instincts, ils sont miraculeusement d'accord pour déclarer décevante, dangereuse, immorale, une science qu'ils n'ont pas plus étudiée les uns que les autres. (Cochut, 1852, pp. 239)

Comment l'économiste peut-il lutter contre cette situation ? Selon Cochut, l'économie politique produit des conséquences "absolument conformes aux lois de la morale" tandis que "les doctrines fausses sont celles qui, poussées à leurs conséquences extrêmes, aboutissent à des immoralités" (*ibid.* p. 242). La référence de l'auteur semble être principalement J.-B. Say en matière de théorie économique et Joseph Droz (1829) pour ce qui concerne les relations entre celle-ci et la morale ; Smith n'est mentionné qu'en passant, dans une note :

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que le principal fondateur de la science économique, Adam Smith, s'est préparé à son œuvre par de profondes études sur la nature de l'âme et sur les devoirs de l'homme. Sa *Théorie des sentiments moraux* est, de l'aveu des philosophes, un des plus beaux traités de morale qui aient été produits. (*ibid.* p. 239)

Le lecteur ne saura rien de plus sur ce dernier ouvrage. Mais il est facile d'identifier les philosophes auxquels il est fait allusion : il s'agit de Victor Cousin — le maître de la philosophie et, plus généralement, de l'Université pendant la Monarchie de Juillet — et de Théodore Jouffroy, tous deux professeurs de philosophie à la Sorbonne, tous deux réputés et écoutés. Un commentaire détaillé de la théorie morale de Smith est présenté par V. Cousin dans ses cours publics sur la philosophie morale donnés en 1819-20 (Cousin, 1840, tome 2, pp. 99-183) ; il est suivi par l'exposé de Th. Jouffroy dans ses cours sur le droit naturel du début des années 1840 (Jouffroy, 1858, tome 1, pp. 406-427 ; tome 2, pp. 1-55). Les appréciations sont semblables : il est d'ailleurs probable que Jouffroy a lu l'exposé de Cousin et s'en est inspiré.

Dans les deux cas, l'œuvre de Smith est classée comme représentative des théories qui fondent la morale sur le sentiment — la sympathie — et, à ce titre, elle est placée entre les théories morales fondées sur l'intérêt et celle fondées sur la raison.⁸⁰ L'exposé met l'accent sur le rôle du spectateur impartial de manière à marquer le fait que cette théorie morale ne repose pas seulement sur des évaluations personnelles non comparables et changeantes, même si elle est critiquée sous ce

⁸⁰ Notre commentaire vise ici à montrer la nature du traitement que la philosophie française réserve à la théorie morale smithienne au cours de cette période ; il ne prétend pas en évaluer la pertinence — une telle tâche dépassant l'objectif de cette présentation.

registre par les deux philosophes. Cette philosophie morale est louée pour sa supériorité sur les morales de l'intérêt, et en raison de la perspicacité et de la clarté de Smith. Les deux critiques centrales concernent la relation entre la sympathie et l'obligation morale d'une part, entre la sympathie et la raison de l'autre.

Cousin et Jouffroy remarquent que Smith n'utilise guère l'expression "obligation morale". Ils relèvent ainsi tous deux le problème de l'homme de bien qui encourt les antipathies du public alors qu'il agit dans le sens de son devoir (Cousin, 1840, tome 2, pp. 139-140 ; Jouffroy, 1858, tome 1, pp. 426-427) et y voient une difficulté importante de son système car

la sympathie n'est donc pas une règle à laquelle on soit tenu de se conformer ; elle peut se rencontrer avec le bien, mais elle n'est pas le bien ; et quelque agréable qu'il soit de trouver autour de soi des cœurs dont on obtient la sympathie, le fait de l'obtenir ne peut être que l'objet d'un désir et nullement d'un devoir. (Cousin, 1840, tome 2, p. 140)

Cousin et Jouffroy reprochent à Smith d'avoir fait de la sympathie la véritable explication de la morale : ce qu'elle n'est pas à leurs yeux car, derrière cette forme de sentiment, ils trouvent, pour employer la formule de Jouffroy (1858, tome 2, pp. 17-19), l'humanité, Dieu, la raison. L'argument de Cousin repose sur l'idée que le concept de spectateur impartial est une contradiction dans les termes. Pour Cousin, l'impartialité signifie (*ibid.*, pp. 141-142) que l'on ne ressent aucun sentiment, positif ou négatif, vis-à-vis de la situation à examiner. Il s'agit d'une situation dans laquelle la sensibilité est mise à l'écart : le spectateur impartial ne peut donc pas être impartial s'il fait intervenir le sentiment, et s'il ne le fait pas, il ne peut être question de fonder la morale sur le sentiment de sympathie.

Le système de Smith est-il donc si incohérent qu'il n'y ait aucune voie de sortie ? Non, mais la réponse demande un changement complet de l'argumentaire. Il faut mettre la raison à sa vraie place.

Faut-il donc condamner absolument l'idée de Smith ? et ne peut-on pas découvrir un moyen de le rendre intelligible ? Quant à moi, je n'en vois qu'un seul, c'est de supposer que les décisions de la sympathie doivent être contrôlées par une faculté supérieure [...]. Introduire dans les décisions de la sympathie un élément rationnel qui supplée à leur insuffisance, c'est désertir le système de la sympathie, c'est confesser hautement qu'il ne peut se soutenir par lui-même, et qu'il a besoin de s'étayer sur un principe qui n'est pas le sien [...]. Son hypothèse est sujette à l'un

des deux inconvénients : ou bien elle est inintelligible, ou bien elle implique l'intervention de la raison dans les décisions de l'instinct sympathique, et par suite l'abandon du principe de Smith. (Cousin, *ibid.*, p. 143)

Dans la troisième leçon qu'il consacre à Smith, Cousin aborde la *Richesse des nations*. Il fait l'éloge de cet ouvrage fondateur, considère que le principe de Smith — le travail — est supérieur à celui de J.-B. Say et de Antoine Destutt de Tracy — le besoin — lorsqu'il est question de l'évaluation des biens. Mais il n'en propose pas moins un principe supérieur, fondée sur la force libre, l'énergie (*ibid.* p. 174), qu'il formule ainsi :

Le moi agissant et libre, telle est la puissance dont le travail est le produit, telle est la force dont le travail est la manifestation, tel est en un mot le principe du principe de Smith [...]. Cette mesure est-elle plus haute que celle de Smith ? Oui. Plus claire et plus philosophique ? Oui. Nous l'adopterons donc ; et si nous voulons la traduire sous une formule mathématique, nous la présenterons par le chiffre qui exprime l'intensité de la force productive ajouté à celui qui exprime la durée du temps. (*ibid.*, pp. 176-177)

Nul doute que cette assurance philosophique quant à la supériorité de cette mesure ait laissé indifférent les économistes. Néanmoins, on ne trouve pas trace d'une quelconque perspective mettant les deux grands ouvrages de Smith en confrontation. Cela demeure vrai pour Jouffroy alors même qu'une partie de son projet est de comprendre la manière dont les actions intéressées et les actions désintéressées se combinent. En effet, son enseignement de théorie morale se caractérise par le fait que la morale intéressée n'est que la première forme de moralité, celle qui permet de dépasser le stade instinctif des comportements humains en rapportant le bien et le mal à l'égoïsme de l'acteur (Jouffroy, 1858, tome 1, pp. 40-41). La morale égoïste ne va pas plus loin : "Le faire, c'est donc franchir l'intervalle immense, l'abîme qui sépare les morales égoïstes des morales désintéressées" (*ibid.*, p. 41). Et, lorsqu'il en arrive à Smith, il souligne combien la doctrine de la sympathie place au cœur de son approche le désintéressement (*ibid.*, pp. 406-409). Mais lui non plus ne voit pas de problème majeur s'élever entre le Smith professeur de morale et le Smith économiste.⁸¹ Il est vrai qu'il se contente de mentionner cette deuxième

⁸¹ Sans doute est-ce dû aussi au fait que Jouffroy sépare nettement son sujet — la philosophie morale — et les sujets connexes — la science sociale — ainsi qu'il le dit dans sa première leçon : "C'est le

dimension de l'œuvre sans l'examiner en détail, et qu'il juge que le professeur écossais "ne s'est occupé qu'accessoirement de philosophie" (*ibid.*, p. 411).

Cette situation change avec Henri Baudrillart (1883). Dès le début du chapitre qu'il consacre à la relation entre "la morale du sentiment et l'économie politique", c'est-à-dire à la morale de Smith selon ce que l'on vient de voir chez Cousin et Jouffroy, il mentionne ce que l'on appelle depuis *Das Adam Smith Problem*.

Adam Smith, accusé lui même d'avoir sacrifié d'une manière beaucoup trop complète dans son économie politique, le sentiment dont il a fait l'âme unique de sa morale. Dans quelque mesure cette critique peut être fondée ; Smith tient peu compte de la charité, mais faut-il reprocher à l'économiste de ne pas se placer sous l'invocation du même principe que le moraliste ? A-t-il eu tort de ne pas méconnaître le caractère profondément distinct des deux sciences ? Bien loin de songer à lui en faire un reproche, je l'en louerais hautement, et je ne craindrais pas d'être démenti en affirmant qu'il ne serait pas l'immortel auteur des *Recherches sur la richesse des nations* [sic], s'il s'était borné à introduire dans l'étude du monde des intérêts, pour en tirer de nouvelles applications, le principe de sympathie qui remplit toute la *Théorie des sentiments moraux*. Il n'eût fait que placer la science économique sur la voie d'une chimère.

Une fois relevée cette différence entre les deux ouvrages, Baudrillart suggère que l'économie politique de Smith se base sur un principe de convenance qui renvoie à l'idée de convention sociale, d'opinion :

Mais en félicitant ce génie exact et judicieux d'avoir su éviter un pareil écueil, je n'en regrette pas moins qu'énonçant son principe dirigeant en économie politique, il n'ait pas su en indiquer un autre que la *convenance*. Sans doute la *convenance* joue un rôle dans la solution des questions économiques ; mais on ne peut prétendre qu'elle y soit souveraine. Smith reconnaît au reste qu'il est juste que le travail soit libre ; la justice tient une certaine place dans son livre, mais trop restreinte à mon gré. (Baudrillart, 1883, pp. 97-98)

Il n'en reste pas moins que l'auteur considère que les deux ouvrages de Smith concourent au même but, qu'ils s'épaulent pour placer l'harmonie universelle au cœur de la morale comme de l'économie politique (*ibid.*, pp. 104, 107) et qu'ainsi il n'existe nulle opposition entre eux.

lieu de vous faire remarquer, messieurs, que toute cette recherche est étrangère et à la question de la meilleure forme à donner à la société, et à celle des meilleurs moyens de procurer le bonheur matériel de la société. Ces deux questions ne sont nullement des questions de droit, mais des questions d'art. Elles sont l'objet de deux sciences qu'on appelle la politique et l'économie politique, et qui sont tout à fait distinctes du droit" (Jouffroy 1858, tome 1, pp. 17-18).

À cette date, il est possible que Baudrillart ait pris connaissance des écrits en provenance d'Allemagne, qui ont contribué à la formation de ce (pseudo) problème aujourd'hui rejeté par la critique.⁸² Mais, il n'est pas sûr que ce détour soit justifié : après tout, Baudrillart ne dit pas que Smith est accusé d'avoir changé son point de vue sur la nature humaine en passant de la théorie morale à l'économie politique. Il n'est pas non plus nécessaire de procéder à ce détour, car ce à quoi Baudrillart fait référence plus probablement, c'est à la situation française, tant au niveau politique (la montée du socialisme), qu'au niveau de la science sociale (le saint-simonisme et la sociologie d'Auguste Comte)⁸³.

En effet, à la suite du clivage qui s'établit à partir des années 1820 entre l'industrialisme des économistes libéraux — Say, Charles Comte et, surtout, Charles Dunoyer — et l'industrialisme de Saint-Simon et des Saint-simoniens, on voit apparaître une opposition entre ceux qui privilégient ce que l'on appelle aujourd'hui l'ordre spontané concurrentiel et la justice de marché qui l'accompagne, et ceux qui privilégient l'organisation consciente de l'ordre social et la mise en place d'une société juste selon des critères extérieurs au marché. Ce mouvement débouche dès les années 1830 sur diverses formes de socialisme que les économistes libéraux, par l'intermédiaire des écrits de Louis Reybaud (1840, 1852), scrutent avec un soin mêlé d'une appréhension grandissante. Or, un problème essentiel posé par ces réformateurs socialistes tient à la place réservée aux comportements désintéressés et à la justice dans l'ordre social industriel. Ce que les économistes libéraux reprochent donc à Smith c'est : (i) de n'avoir pas apporté de réponse en termes de justice et, (ii) d'avoir laissé dans la *Richesse des Nations* des formulations inexactes concernant la rémunération des travailleurs.

Dans la lignée de l'interprétation de Cousin et Jouffroy, Baudrillart regrette donc que Smith n'ait pas élevé sa réflexion morale jusqu'au point d'inclure la justice, celle-

⁸² En suivant les informations données par A.L. Macfie et D.D. Raphael (1976, pp. 20-22), *Das Adam Smith Problem* se trouve en germe dans les critiques adressées à Smith par la première école historique allemande (Bruno Hildebrand et Carl Knies dans les années 1848-1853), puis par Witold von Skarzynski en 1878.

⁸³ On peut rajouter à cela que ces idées sont déjà présentes dans la préface que Baudrillart (1860) place en tête de son édition de la *Théorie des sentiments moraux*, quasiment au même moment où s'expriment les critiques allemandes, et avant l'ouvrage-clé de Skarzynski.

ci étant entendu comme un droit naturel au-delà des lois positives que ces dernières sont chargées d'énoncer indépendamment des conventions politiques ou sociales (Baudrillart, 1883, p. 17). L'ordre spontané, expression de l'harmonie économique, représente un ordre fondé sur la raison et se trouve donc au-delà de la morale de Smith, une fois que celle-ci est interprétée comme une morale du sentiment, fondée, de surcroît, sur l'opinion. Toutefois, cette interprétation fait que les économistes libéraux français rejettent la critique de ceux — les socialistes — qui reprochent à Smith d'avoir sacrifié la morale et la justice sur l'autel du comportement intéressé.

Singulière inconséquence de l'esprit de système ; c'est le philosophe de la sympathie, le défenseur exclusif des sentiments de bienveillance et de commisération, que les adversaires de l'Économie politique ont accusé d'égoïsme et d'implacable dureté pour les misères de ses semblables [...] au moins auraient-ils pu prendre garde que leurs attaques s'adressaient au philosophe qui avait fait de la sympathie le mobile unique de nos actions et la loi du devoir. (Monjean, 1852, p. 624)

Compte tenu de la menace considérable que le socialisme représente aux yeux des économistes libéraux, l'œuvre de Smith demande à être corrigée sur des points qui, précisément, semblent donner des arguments aux socialistes, notamment lorsqu'il est question de la répartition. La préface de Jean-Gustave Courcelle-Seneuil à son édition (abrégée) de la *Richesse des nations* (1888) — reprise dans le *Nouveau Dictionnaire d'Économie Politique* en 1891 — en est un exemple clair.

Ainsi que de nombreux autres commentateurs de Smith, Courcelle-Seneuil fait mention de tout ce qu'il y a d'insatisfaisant et de dépassé dans la *Richesse des nations*. La détermination de la valeur par le travail est particulièrement visée, car elle donne des armes aux socialistes dans leur combat contre l'économie politique.

Après qu'on a dit que tout ce que les hommes échangent est du travail, sans avoir dit que tout travail n'est pas du travail musculaire, dire que la part de l'ouvrier dans le prix des produits diminue à mesure que l'industrie fait des progrès, n'est-ce pas suggérer que l'ouvrier est dépouillé ? On sait combien de fois et en quels termes violents les socialistes, s'autorisant de l'exposé de l'auteur des *Recherches*, ont affirmé depuis soixante ans que l'ouvrier était dépouillé de ce qui lui appartenait. (Courcelle-Seneuil, 1891, p. 813 ; voir aussi 1888, pp. xxi-xxiii)

Pour clore sur cette deuxième période de la diffusion de Smith au travers des traductions françaises de ses œuvres, il faut donc retenir le fait que la *Richesse des*

nations est désormais bien implantée au travers de trois éditions successives de la traduction de G. Garnier — revue par les soins de Eugène Buret et Blanqui — en 1843, 1859 et 1881, toutes publiées par Guillaumin, le libraire-phare du lobby économique en France (Le Van-Lemesle, 1985). D'un autre côté, la *Théorie des sentiments moraux* est sortie de l'ombre dans laquelle elle était restée au début du siècle ; la réédition de la traduction de S. de Grouchy en 1830, puis en 1860, permet d'y accéder, et de s'y référer pour ceux qui veulent s'informer de cette théorie morale au-delà de ce qu'en disent des philosophes ou des économistes écoutés comme Cousin, Jouffroy ou Baudrillart. La situation va changer significativement dans la période qui suit.

6. De la théorie à l'histoire, 1888-2002

La troisième période de la réception de Smith en France est caractérisée par le fait que, à l'exception de la réédition, en 1966, de l'ensemble de la Collection des principaux économistes des éditions Guillaumin, plus d'un siècle sépare les dernières éditions des traductions complètes de la *Théorie des sentiments moraux* et de la *Richesse des nations* au XIXe siècle — en 1860 et 1888 respectivement — de leur reparation à la fin du XXe siècle — en 1983 et 1991 — puis des nouvelles traductions — en 1999 et 1995 respectivement. Le passage du temps fait son œuvre qui éloigne inexorablement Smith des préoccupations des économistes, comme d'ailleurs ceux-ci n'avaient pas hésité à le dire depuis les années 1820. Ici, le découpage en périodes doit se faire flexible. Il faut quitter momentanément la fin des années 1880 et revenir un peu en arrière, en 1876. Car le premier centenaire de la parution de la *Richesse des nations* peut être considéré comme un moment charnière, auquel on associera l'ouvrage de Maurice Block, dont le titre vaut à lui seul jugement : *Les progrès de la science économique depuis Smit : révision des doctrines économiques*.

Le *Journal des économistes*, la revue mensuelle autour de laquelle se groupent les économistes libéraux français depuis 1841, est peu prolixe sur Smith⁸⁴ et son œuvre, même si l'un et l'autre sont magnifiés dans plus d'un article du *Journal*. En 1876,

⁸⁴ Il y a bien sûr quelques exceptions comme l'article de Michel Chevalier (1874).

l'arrivée du centenaire de la publication de la *Richesse des nations* voit un changement s'opérer à ce propos. Le premier à faire une allusion publique à cet événement semble être Block au cours de la séance du 6 mars 1876 de la Société d'économie politique.⁸⁵

À l'occasion d'une étude dont je m'occupe depuis quelque temps déjà, j'avais en vue que le célèbre ouvrage d'Adam Smith (*Wealth of Nations*) a paru en mars 1776. Je me proposais de rappeler cette date dans la séance de ce soir et d'y rattacher une proposition. (*Journal des économistes*, 3ème série, t. 41, mars 1876, p. 459)

Block ayant déjà largement pris la parole au cours de cette séance, il se contente de rapporter les informations rattachées au pèlerinage fait par un jeune économiste, Arthur von Studnitz, à Kirkaldy : initialement publié en allemand, l'article paraît en traduction française dans la livraison de mai du *Journal* (Studnitz, 1876). Incidemment, on apprend que Block travaille depuis quelque temps déjà à son ouvrage dont la première édition paraîtra bien plus tard, en 1890. Le 5 avril 1876, lors de la réunion suivante de la Société, Joseph Garnier, le président de la séance, fait lecture d'une lettre en provenance de la Société d'économie politique belge qui envisage de convoquer un congrès en septembre "afin de célébrer le centenaire de la première publication du livre d'Adam Smith", dans le double but de "se rendre compte de l'étendue des conquêtes pacifiques réalisées par l'influence des doctrines d'Adam Smith, et en même temps pour examiner s'il est vrai, comme quelques-uns [...] le prétendent, que ces célèbres doctrines doivent être révisées ou repoussées sur certains points" (*Journal des économistes*, 3ème série, t. 42, avril 1876, p. 133).

Le 2 juin de la même année a lieu la réunion du Political Economy Club consacrée au centenaire de la parution de la *Richesse des Nations*. L'événement est de ceux qui comptent : le *Journal des économistes* en rend compte à propos de la séance de la Société d'économie politique du 5 juin. Au cours de celle-ci, Léon Say — ministre des finances et petit fils de Jean-Baptiste Say — , de retour de cette réunion commémorative, répond à l'allocution qu'y avait faite Robert Lowe et dans laquelle il avait critiqué les traités de commerce comme moyen de faire progresser le libre

⁸⁵ Sur cette société et son fonctionnement, on peut se reporter à l'étude récente de Yves Breton (2001).

échange (*Journal des économistes*, 3ème série, t. 42, juin 1876, pp. 463-464). Un mois plus tard, le *Journal* publie de larges extraits des discours prononcés lors de la commémoration du 2 juin, notamment celui de Say (*ibid*, t. 43, juillet 1876, pp. 110-121). L'atmosphère est à la satisfaction et aux éloges et seul le discours d'Émile de Laveleye semble avoir froissé les rédacteurs du *Journal* lorsque Laveleye prend au sérieux le clivage entre école historique et école orthodoxe.⁸⁶ L'événement est enfin évoqué dans la séance de la Société d'économie politique du 5 décembre, lorsque J. Garnier suggère la frappe d'une médaille du centenaire de la parution de la *Richesse des nations*, événement auquel il propose de rattacher les 35 ans de la Société d'économie politique (*ibid*, t. 44, décembre 1876, p. 459).

Cette commémoration constitue un moment de cristallisation, en France comme en Angleterre,⁸⁷ et précipite le mouvement dont nous avons déjà noté l'existence dans le milieu des économistes libéraux français. Ce mouvement déplace l'œuvre de Smith de l'espace théorique vers celui de l'histoire de cette théorie. L'ouvrage de Block et les différentes éditions abrégées de la *Richesse des nations* qui se succèdent entre 1888 et 1973 en sont l'expression.

En 1888, J.-G. Courcelle-Seneuil est le premier à offrir une édition abrégée de la *Richesse des nations*. Les livres IV et V sont entièrement laissés de côté au motif que les idées qu'ils contiennent ont "triomphé dans l'opinion de tous les hommes éclairés des théories et des pratiques blâmées par l'auteur" (Courcelle-Seneuil, 1881, p. i). Pour les livres I à III, le choix se fait en éliminant les digressions, ainsi que les notes introduites par Blanqui pour l'édition de 1843 et J. Garnier pour celle de 1859. Au-delà de ces choix, Courcelle-Seneuil met en évidence le changement dans la façon de

⁸⁶ Son discours n'est plus cité *verbatim* à partir de là et le commentaire se fait désapprobateur : "L'orateur fait ici une énumération assez incomplète et inexacte des publicistes appartenant à l'une et à l'autre école" (*ibid*, p. 118).

⁸⁷ On retiendra à ce propos le fait que deux articles de la *Forthnightly Review* sont publiés en traduction française dans le *Journal des économistes* (Bagehot, 1876 ; Jevons, 1877). Ces articles — et tout particulièrement celui de Jevons qui propose une reformulation de la structure de l'économie politique et de son enseignement autour de cinq domaines, permettant de faire place à la spécialisation du savoir et à la variété des méthodes (statistique, histoire, sociologie et théorie pure) — montrent qu'au-delà de la défense du libéralisme, les échos hétérodoxes associés à la commémoration du centenaire de la *Richesse des Nations* se font un chemin dans le *Journal des économistes*.

considérer la *Richesse des nations*. Les économistes, dit-il, ont trop focalisé leur attention sur cet ouvrage :

Cette superstition [selon laquelle Smith est le père de l'économie politique, comme s'il n'y avait rien eu avant lui] dont les *Recherches* ont été l'objet pendant trois quarts de siècle au moins, a été quelque peu nuisible à la science. À mesure que les commentateurs multipliaient les réserves, les restrictions, les rectifications et observations de toute sorte, l'exposition devenait moins claire : c'était comme un koran noyé dans une multitude de commentaires, œuvre d'esprits très inégalement élevés et cultivés. C'est ainsi qu'un livre de la plus haute valeur a été pendant un temps un obstacle à l'enseignement de la science dont il avait hâté les progrès. (*ibid.*, pp. vi-vii)

C'est aussi l'argument que Block mettra en tête de son ouvrage.⁸⁸ Courcelle-Seneuil poursuit en rendant explicite cette mise en histoire d'un ouvrage dont l'intérêt scientifique n'est plus premier et dont l'intérêt pédagogique a toujours semblé problématique :

La science, quelle qu'elle soit, ne se personnifie point, et il n'y a ni sacrilège ni même injustice à critiquer et rectifier au besoin les formules de ses plus illustres serviteurs, ni à relever en termes formels les erreurs qu'ils peuvent avoir commises. Mais à mesure que les rectifications se multiplient, il devient nécessaire de substituer aux premières nomenclatures des nomenclatures nouvelles, travail considérable, pénible, ingrat, presque toujours contesté ou négligé, ou mal compris, mais utile et propre entre tous à favoriser les progrès des sciences. (*ibid.*, p. vii).

L'édition de Courcelle-Seneuil est rééditée en 1908, un an avant la première édition d'un classique de l'histoire de la pensée économique de langue française : l'ouvrage de Charles Gide et Charles Rist, *Histoire des doctrines économiques des physiocrates à nos jours*. Le traitement dont la *Richesse des nations* fait l'objet dans cette *Histoire* accentue cette mise en histoire.

On retiendra tout d'abord le fait que Gide et Rist citent l'édition anglaise de la *Richesse des nations* publiée par Edwin Cannan en 1904, car ils donnent toute leur importance aux *Lectures on Jurisprudence* éditées par ce dernier : la découverte de ces notes permet en effet de clarifier ce que Smith a pu apprendre des physiocrates,

⁸⁸ "L'opinion d'un individu, fut-il illustre comme Adam Smith, ne constitue jamais la science. Celle-ci est le résultat du travail d'une élite de l'humanité et de nombreuses générations, car il faut du temps pour que la vérité se sépare de l'erreur, pour que la réalité se distingue de l'apparence, et que les causes soient sérieusement constatées" (Block, 1890, tome 1, p. vi).

question typique de l'histoire de la pensée économique. Ensuite, les auteurs attribuent à l'ouvrage de Smith une vertu essentiellement culturelle, qui impose à l'économiste de conserver un large horizon scientifique.

Aujourd'hui encore, malgré tant de changements apportés aux principes fondamentaux de la science, aucun économiste ne pourrait négliger le vieil auteur écossais sans rétrécir singulièrement son horizon scientifique. (Gide et Rist, 1909, p. 58)

Enfin, cette mise en histoire se fait jour au travers du jugement que les deux auteurs portent sur le libéralisme de Smith. Il retiennent de Smith trois grandes idées : (i) l'activité économique crée une communauté naturelle engendrée par la division du travail, (ii) les institutions économiques émergent d'une manière spontanée, et (iii) ces institutions sont bienfaites (*ibid.*, p. 76). La première et la deuxième idées sont acceptées par eux, mais il n'en va pas de même pour la troisième qu'ils renvoient à une confiance naïve et dépassée — propre au XVIII^e siècle — de la bonté de la nature.⁸⁹ Sans aucun doute l'engagement de Gide en faveur de l'économie sociale est à l'origine de ce jugement porté sur la doctrine de la *Richesse des nations*.

Après la réédition de l'édition abrégée de Courcelle-Seneuil en 1908, il faut attendre la fin de la Deuxième guerre mondiale pour que de nouvelles éditions de la *Richesse des nations* fassent leur réapparition en langue française.

Les éditions Costes, tout d'abord, eurent le projet de donner en français l'édition Cannan de la *Richesse des nations* en utilisant la traduction de Garnier pour le texte et en lui adjoignant les notes de Cannan ; mais la tentative est arrêtée en cours de réalisation : seul le premier volume est publié en 1950.

Cette même année, ensuite, une nouvelle édition abrégée est proposée par G-H. Bousquet dans la Collection des grands économistes dirigée par L. Baudin. Cette collection est consacrée à la présentation abrégée de classiques de l'économie politique — entendue au sens large — , et y figurent des auteurs comme J.-B. Say ou Joseph Schumpeter, mais aussi Frédéric le Play. À la différence de Courcelle-Seneuil,

⁸⁹ "Ainsi l'optimisme de Smith ne doit pas se confondre ni avec celui des hédonistes modernes, ni avec celui que Bastiat construira plus tard pour combattre le socialisme. Il n'a ni la rigueur scientifique du premier, ni la tendance apologétique du second. Il n'est guère que le reflet de la confiance un peu naïve de tout le XVIII^e siècle dans la bonté de la nature plutôt que la conclusion d'une démonstration rigoureuse" (*ibid.*, p. 102).

Bousquet n'élimine pas complètement les livres IV et V de l'ouvrage de Smith, même s'il considère que l'essentiel de l'apport scientifique de Smith est contenu dans les livres I et II (Bousquet, 1950, p. 18). Et encore, cet apport est-il évalué selon la thèse de Schumpeter — que Bousquet reconnaît comme son maître — c'est-à-dire comme étant privé de toute originalité. Comment expliquer son succès et pourquoi le rééditer ? La réponse de Bousquet est intéressante car elle fait apparaître une dimension déjà présente dans l'interprétation de Gide et Rist, c'est-à-dire la dimension doctrinale dans laquelle est enveloppée l'ouvrage économique de Smith. Alors que Gide et Rist s'opposaient à ce qu'ils voyaient comme une défense du libéralisme, Bousquet y voit ce qu'il peut encore y avoir d'intéressant à lire Smith, puisque sur le plan scientifique cet ouvrage est désormais complètement dépassé.

Scientifiquement donc, Smith n'est plus d'actualité ; il l'est sans doute davantage lorsqu'il plaide en faveur de la liberté du commerce extérieur, de la politique libérale en général et de l'organisation spontanée du monde économique sous l'action de l'intérêt personnel. Certes, ses arguments sont ceux de son temps et ils peuvent avoir partiellement vieilli, mais ils contiennent un fonds de vérité impérisable et d'une actualité troublante. Aujourd'hui il en est qui mènent le bon combat, parmi lesquels je cite par exemple, Hayek, Robbins, Machlup et, en France, Jacques Rueff et partiellement Maurice Allais et dont on voudrait qu'ils remportent le succès qu'eût jadis leur maître lointain, Adam Smith. (*ibid.*, p. 38)

Dans le contexte de l'économie politique française, la référence à des économistes comme Rueff et Allais, Hayek et Robbins montre que Baudin et Bousquet entendaient contrer l'offensive en faveur d'une économie politique plus institutionnaliste ou plus sociologique qui avait la faveur de membres influents de la jeune *Revue économique* — notamment les frères André et Jean Marchal (Steiner, 2000). Ils entendaient porter haut les couleurs du libéralisme économique à un moment où il n'avait pas bonne presse tant le comportement du patronat pendant l'occupation allemande avait laissé une impression négative sur la haute administration en charge de la reconstruction économique de la France, et sur la doctrine libérale à un moment où la planification se met en place pour la reconstruction de l'économie française.

L'édition abrégée donnée par Gérard Mairet en 1976, comme la réédition du texte intégral par Daniel Diatkine en 1991, n'ont plus cette dimension politique comme élément premier : la dimension d'histoire des idées est devenue fondamentale

dans la justification de l'édition de la *Richesse des nations*. G. Mairet situe l'ouvrage par rapport à Hegel et Marx, tout en expliquant que Smith organise sa pensée sous forme de "tableaux" décrivant la nation : le premier donnant la description en termes des catégories économiques, le second en termes historiques (Mairet, 1976, pp. 12-13). Spécialiste de l'histoire de la pensée économique, D. Diatkine (1991) organise sa présentation en situant l'ouvrage de Smith dans le cadre des théories économiques du XVIIIe siècle et dans celui de l'évolution de la pensée de Smith depuis les *Lectures on Jurisprudence* ; il conclut par l'affirmation, aussi convenue que peu crédible, de l'actualité de Smith pour la théorie économique contemporaine.

On en arrive ainsi aux nouvelles traductions qui portent à son terme la logique historienne. N'étant plus destiné aux législateurs, n'étant même plus mis dans l'arène des combats idéologiques, n'étant plus lus par les théoriciens de l'économie, l'ouvrage de Smith s'adresse au monde académique intéressé par l'histoire des idées. Bien sûr, ces nouvelles traductions font valoir leurs efforts de rigueur dans la restitution des concepts smithiens ; de même, on s'interroge donc sur la manière de lire et de traduire un auteur du XVIIIe siècle à l'orée du XXIe (Servet, 2000), sur la façon de rendre la langue de Smith et son historicité au texte (Taieb, 1995). Mais il serait vain d'ignorer que ces traductions, fidèles en termes du canon éditorial actuel, ne touchent plus le même public.

*
* *

En concentrant son attention sur le monde de l'édition et sur la présentation matérielle des livres, Kenneth Carpenter (1995, 2002) a montré le passage de la *Richesse des Nations* du statut de texte "marginal" — d'abord publié à l'étranger sous forme de livre, et avec peu de soin, puis seulement à Paris et avec une qualité d'édition toujours plus grande — à celui de texte "canonique". Le présent essai sur les traductions et les réceptions des écrits d'Adam Smith en langue française a précisé les choses du point de vue de l'histoire intellectuelle et a permis de souligner plusieurs points.

En premier lieu, la plus célèbre des œuvres de Smith, la *Richesse des nations*, ne se présenta tout d'abord comme un texte marginal que pour le grand public, mais non pour le monde plus restreint des auteurs qui publiaient en économie politique ou dont la réflexion portait aussi sur ce domaine : pour des raisons différentes, ils reconnurent tous la qualité et l'importance du texte, même si l'originalité de Smith fut parfois contestée ou relativisée. Certes, les traductions ne furent pas toujours de bonne qualité — celles des ouvrages de Ricardo ou de Malthus, au début du siècle suivant, ne le furent pas plus — mais, à défaut d'être bien traduit, et au regard des informations réunies ici, on est en droit de penser que Smith a bénéficié d'un accueil favorable dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle. La France était un pays dans lequel l'économie politique n'était pas un sujet étranger : la *Richesse des nations* a donc été lue et commentée. La Révolution française elle-même ne freina pas cet élan : elle le conforta au contraire.

En second lieu, parallèlement au parcours vers une "canonicité" éditoriale, il exista en réalité tout un processus complexe de travail sur l'œuvre au cours duquel le nom de Smith devint, certes, comme le nom éponyme de la science que la *Richesse des nations* contribua à créer ; mais au cours duquel aussi l'ouvrage de 1776 ne fut plus celui que l'on lisait — ou que l'on faisait lire — pour se saisir de cette science. Le travail sur l'œuvre de Smith revêtit une tonalité particulière. Les économistes français ne goûtèrent guère le plan de l'œuvre. Ils s'employèrent à modifier ce qui leur semblait inadéquat et, à la suite de Say, ils pensèrent que, pour faciliter la diffusion d'une science appelée à reconstruire le monde moderne, la forme d'un traité systématique était préférable à celle proposée par Smith. Ce faisant, la *Richesse des nations* s'éloigna du front de la recherche et l'ouvrage fut autant marginalisé que canonisé.

Pour ce qui est de la *Théorie des sentiments moraux*, il faut souligner à quel point, dans un premier temps, la tradition rationaliste de la philosophie française des XVII^e et XVIII^e siècles guida les lectures — de S. de Grouchy à Th. Jouffroy, en passant par P.J.G. Cabanis et V. Cousin. Dans un deuxième temps, cependant, le texte fut attentivement reconsidéré lorsque H. Baudrillard chercha à faire pièce aux arguments

critiques des socialistes : il leur rappella alors que Smith, certes auteur de la *Richesse des nations*, fut aussi un philosophe du sentiment moral.

Enfin, il faut également souligner que les textes de Smith connurent une longue éclipse — à partir des années quatre-vingts du dix-neuvième siècle jusqu'aux années quatre-vingts du vingtième. Ils recommencent depuis peu à être disponibles en version intégrale, et sont même traduits de nouveau. Mais c'est pour le plus grand bonheur des seuls historiens des idées.

Références bibliographiques

ALLIX, Edgard (1912), 'L'œuvre économique de Germain Garnier, traducteur d'Adam Smith et disciple de Cantillon', *Revue d'histoire des doctrines économiques et sociales*, pp. 317-342.

BAGEHOT, Walter (1876), 'Adam Smith : sa personne et ses études', *Journal des économistes*, 3ème série, vol. 43 (septembre), pp. 323-349.

BAUDEAU, Nicolas (1788), 'Explication amiable entre M. Smith, célèbre écrivain anglais, et les auteurs économiques en France', *Nouvelles Éphémérides économiques*, février, deuxième partie, pp. 26-51.

BAUDRILLART, Henri (1860), 'Introduction', dans A. Smith, *Théorie des sentiments moraux*, Paris : Guillaumin, pp. v-xvi.
 — (1883), *Philosophie de l'économie. Des rapports de l'économie politique et de la morale*, 2ème éd., Paris : Guillaumin.

BÉRAUD, Alain, GISLAIN, Jean-Jacques et STEINER, Philippe (2003), 'L'économie politique néo-smithienne en France (1800-1848)', *Économies et sociétés*, à paraître.

BERG, Richard van den, et SALVAT, Christophe (2001), 'Scottish subtlety: André Morellet's comments on the *Wealth of Nations*', *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 8, n° 2, pp. 146-185.

BERRIAT SAINT-PRIX, Jacques (1799), 'Discours prononcé par le citoyen Berriat Saint-Prix, professeur de législation à l'École centrale de l'Isère, pour l'ouverture du cours particulier d'Économie publique', *Mémoires d'économie publique, de morale et de politique*, tome I, n° VIII, an VIII, pp. 382-409.

BLANQUI, Adolphe-Jérôme (1837), *Histoire de l'économie politique en Europe depuis les Anciens jusqu'à nos jours*, 3ème éd., Paris : Guillaumin, 1845
 — (1843), 'Introduction de cette nouvelle édition', dans A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris : Guillaumin, tome 1, pp. v-viii.

BLAVET, Jean-Louis (1774), 'Préface' à A. Smith, *Théorie des sentiments moraux*, Paris : Valade, tome 1, pp. vii-xii.
 — (1777), 'Compte rendu de la première édition anglaise de la *Richesse des nations*', *Journal des savants*, février ; dans Carpenter, 2002, pp. 14-16.

- (1780), Lettre au *Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances*, décembre ; dans Carpenter, 2002, pp. 25-26.
- (1788), Lettre au *Journal de Paris*, 5 novembre ; dans Carpenter, 2002, pp. 78-79.
- (1800), 'Préface du traducteur', dans sa traduction révisée de la *Richesse des nations d'Adam Smith*, Paris : Laran, tome 1, pp. vii-xxvii et dans Carpenter, 2002, pp. 153-159.
- BLOCK, Maurice (1890), *Les progrès de l'économie politique depuis Adam Smith*, 2ème éd., Paris : Guillaumin, 1897.
- BOUSQUET, Georges-Henri (1950), 'Avertissement et Introduction', dans G.H. Bousquet, *Adam Smith. Textes choisis*, Paris : Dalloz, pp. 1-38.
- BRÉGUET, Marie (1992), 'Roucher, traducteur d'Adam Smith', *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 12, pp. 3-22.
- (1993), 'Le poète Roucher et les Condorcet : rencontre et réseau d'amitié', *Lekton*, volume III, n°1, pp. 243-257.
- (1999), 'Un « météore éclatant » : le poète Roucher', dans J.-P. de Lagrave (sous la direction de), *Madame Helvétius et la Société d'Auteuil*, Oxford : The Voltaire Foundation, pp. 87-101.
- BRETON, Yves (1990), 'Germain Garnier, l'économiste et l'homme politique', dans G. Faccarello et Ph. Steiner, 1990, pp. 141-150.
- (2001), 'The Société d'Économie Politique of Paris (1842-1914)', dans M. Augello et M.E.L. Guidi (sous la direction de), *The Spread of Political Economy and the Professionalisation of Economists. Economic societies in Europe, America and Japan in the nineteenth century*, London : Routledge, pp. 53-69.
- BRETON, Yves et LUTFALLA, Michel (sous la direction de) (1991), *L'économie politique en France au XIXe siècle*, Paris : Économica.
- CABANIS, Pierre-Jean-Georges (1802), *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris : Crapart, Caille et Ravier ; reproduction de l'édition de 1844, Genève : Slatkine, 1980.
- CARPENTER, Kenneth (1995), 'Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations d'Adam Smith et politique culturelle en France', *Économies et Sociétés*, n° 10, pp. 5-30.
- (2002), *The Dissemination of the Wealth of Nations in French and in France, 1776-1843*, New York : The Bibliographical Society of America.
- CHEVALIER, Michel (1874), 'La vie et les travaux d'Adam Smith', *Journal des économistes*, IIIe série, janvier.
- COCHUT, André (1852), 'MORALE (Accord de l'économie et de la)', dans Coquelin et Guillaumin (sous la direction de), tome 2, pp. 238-242.
- CONDORCET, Marie-Jean-Antoine-Nicolas CARITAT de (1786), *Vie de M. Turgot* ; réédition : Londres, 1787.
- (1795), *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris : Agasse, an III ; nouvelle édition, Paris : Vrin, 1970.
- COQUELIN, Charles, et GUILLAUMIN, Gilbert-Urbain (sous la direction de) (1852), *Dictionnaire de l'économie politique*, Paris : Guillaumin.

- COURCELLE-SENEUIL, Jean-Gustave (1881), 'Notice sur la vie et l'œuvre d'Adam Smith', dans A. Smith, *Richesse des nations*, Paris : Guillaumin, pp. i-xxviii
— (1892) 'SMITH (Adam)', dans Say et Chailley, tome 2, pp. 810-814.
- COUSIN, Victor (1840), *Cours d'histoire de la philosophie morale au dix-huitième siècle*, Paris : Ladrance.
- DE FELICE, F.B. (1781), 'Préface de l'éditeur' à la traduction de Blavet de la *Richesse des nations de Smith*, Yverdon : De Felice, tome 1, pp. i-viii et dans Carpenter, 2002, pp. 37-38.
- DESRENAUDES, Martial Borye (1802), Compte rendu de la traduction de la *Richesse des nations* par Germain Garnier, *La Décade philosophique, littéraire et politique*, 30 fructidor an X (17 septembre 1802) ; dans Carpenter, 2002, pp. 210-219.
- DIATKINE, Daniel (1991), 'Présentation de la *Richesse des nations*', dans A. Smith, *La richesse des nations*, vol.1, Paris : Flammarion, pp. 9-59.
- DROZ, Joseph (1829), *Économie politique ou principes de la science des richesses*, Paris : Renouard, 1846.
- DUPONT (de NEMOURS), Pierre Samuel (1782), *Mémoires sur la vie et les ouvrages de M. Turgot, ministre d'État*, Philadelphie ; dans Dupont de Nemours, *Œuvres politiques et économiques*, Nedeln : KTO Press, 1979, tome 3.
- FABRE, Victorin (1795), Compte rendu de la version révisée de la traduction de la *Richesse des nations* par Roucher, *La Décade philosophique, littéraire et politique*, 10 et 20 prairial an III (29 mai et 8 juin 1795) ; dans Carpenter, 2002, pp. 138-150.
- FACCARELLO, Gilbert (1989a), 'Troisième partie : Économie. Introduction', dans Pierre Crépel et Christian Gilain (sous la direction de), *Condorcet : mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*, Paris : Minerve, 1989, pp. 121-149.
— (1989b), 'L'évolution de l'économie politique pendant la Révolution : Alexandre Vandermonde ou la croisée des chemins', dans *Politische Ökonomie und Französische Revolution*, Trèves : Schriften aus dem Karl-Marx-Haus, pp. 75-121.
— (1993), 'Du Conservatoire à l'École normale : quelques notes sur A.T. Vandermonde (1735-1796)', *Les Cahiers du CNAM*, n° 2, pp. 17-58.
— (1998), 'Galvani, Necker and Turgot : a debate on economic reforms and policies in eighteenth century France', dans G. Faccarello (sous la direction de), *Studies in the History of French Political Economy : From Bodin to Walras*, Londres : Routledge, pp. 120-195.
— (1999), *The Foundations of Laissez-faire : the Economics of Pierre de Boisguilbert*, Londres : Routledge.
- FACCARELLO, Gilbert et STEINER, Philippe (sous la direction de) (1990), *La pensée économique pendant la Révolution française*, Presses Universitaires de Grenoble.
- FORGET, Evelyn (1993), 'J-B. Say on Adam Smith : an essay on the transmission of ideas', *Canadian Journal of Economics*, vol. 26, pp. 379-393.

- GARNIER, Germain (1796), *Abrégé élémentaire des principes de l'économie politique*, Paris : Agasse, an IV.
- (1802a), 'Préface du traducteur', dans A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris : Agasse, an X, tome 1, pp.i-cxii.
- (1802b), 'Notice sur la vie et les ouvrages de Smith', dans A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris : Agasse, an X, tome 1, pp. cxiii-cxxvii.
- (1802c), 'Notes du traducteur', dans A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris : Agasse, an X, tome 5, pp. 1-456.
- (1822), 'Préface du traducteur', dans A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris : Agasse, tome 1, pp. i-cxlii.
- GARNIER, Joseph (1859), 'Préface de cette nouvelle édition', dans A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, Guillaumin, tome 1, pp. i-iv
- (1880), *Traité d'économie politique sociale ou industrielle. Exposé didactique des principes et des applications de cette science*, 8ème éd., Paris : Garnier frères & Guillaumin.
- GEHRKE, Christian, et KURZ, Heinz D. (2001), 'Say and Ricardo on value and distribution', *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 8, n° 4, pp. 449-486.
- GIDE, Charles, et RIST, Charles (1909), *Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours*, 6ème édition, Paris : Sirey, 1944.
- GROUCHY, Marie-Louise Sophie de (1798), *Lettres à C*** [Cabanis] sur la Théorie des sentiments moraux*, publiées dans Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, Paris : Buisson, 1798, vol. 2 ; réédition, *Lettres sur la sympathie*, Montréal et Paris : L'Étincelle, 1994.
- GUILLOIS, Antoine (1890), *Pendant la Terreur. Le poète Roucher (1745-1794)*, Paris : Calmann-Lévy.
- (1897), *La marquise de Condorcet, sa famille, son salon, ses amis, 1764-1822*, Paris : Ollendorff.
- HASHIMOTO, Hitoshi (1980), 'Notes inédites de J.-B. Say qui couvrent les marges de la *Richesse des nations* et qui la critiquent', *KSU Economic and Business Review*, vol. 7, pp. 53-81.
- (1982), 'Notes inédites de J.-B. Say qui couvrent les marges de la *Richesse des nations* et qui la résumant', *KSU Economic and Business Review*, vol. 9, pp. 31-133.
- JEVONS, William Stanley (1877), 'Le passé et l'avenir de l'économie politique', *Journal des économistes*, 3ème série, vol. 45 (mars), pp. 325-342.
- JOUFFROY, Théodore (1858), *Cours de droit naturel*, 3ème éd., Paris : Hachette.
- KINTZLER, Catherine (1984), *Condorcet, l'instruction publique et la naissance du citoyen*, Paris : Minerve ; réédition, Paris : Gallimard, 1987.
- LALANDE, Jérôme de (1796), 'Notice historique sur la vie et les ouvrages de Condorcet', *Mercure français*, 20 janvier, pp. 141-162.
- LE MONITEUR (1789-1799), *Gazette Nationale, ou Le Moniteur Universel* (mai 1789-novembre 1799), réimpression, Plon, Paris, 1847.

- LEROY-BEAULIEU, Paul (1896), *Traité théorique et pratique d'économie politique*, 3ème éd., Paris : Guillaumin.
- LE VAN-LEMESLE, Lucette (1985), 'Guillaumin, éditeur d'économie politique, 1801-1864', *Revue d'économie politique*, 95(2) : 134-149.
- (1991), 'L'institutionnalisation de l'économie politique en France', dans Y. Breton & M. Lutfalla (sous la direction de), pp. 355-388.
- MACFIE, A.L. et RAPHAEL, D.D. (1976), 'Introduction', dans A. Smith, *The Theory of Moral Sentiments*, Oxford : Clarendon Press, pp. 1-52.
- MAIRET, Gérard (1973), 'Préface', dans A. Smith *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations. Les grands thèmes*, Paris : Gallimard, pp. 11-32 .
- MALLET du PAN, Jacques (1788), Lettre au *Journal de Paris*, 16 octobre 1788 ; dans Carpenter, 2002, pp. 74-76.
- MONJEAN, M. (1852), 'SMITH (Adam)', dans Coquelin et Guillaumin, vol. 2, pp. 620-628.
- MORELLET, André (1759-1785), *Lettres d'André Morellet*, tome 1, Oxford : The Voltaire Foundation, 1991.
- (1821), *Mémoires de l'abbé Morellet sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution*, réédition de l'édition augmentée de 1822, Paris : Mercure de France, 1988.
- PRÉVOST, Pierre (1797a), 'Réflexions sur les œuvres posthumes d'Adam Smith', dans Adam Smith, *Essais Philosophiques*, tome 2, Paris : Agasse, 1797, pp. 229-271.
- (1797b), 'Notes du traducteur', dans Adam Smith, *Essais Philosophiques*, tome 2, Paris : Agasse, 1797, pp. 299-312.
- REVERDIL, Élie Salomon François (1778), 'Avertissement du traducteur', dans *Fragment sur les colonies en général, et sur celles des anglais en particulier*, Basle : Flick, et Lausanne : Société Typographique, dans Carpenter, 2002, pp. 18-20.
- REYBAUD, Louis (1840), *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes*, 7ème éd., Paris : Guillaumin (1864).
- (1852) 'Socialistes, socialisme', dans Coquelin et Guillaumin, tome 2, pp. 629-641.
- RCEDERER, Pierre Louis (1787), *Questions proposées par la commission intermédiaire de l'Assemblée provinciale de Lorraine, concernant le reculement des barrières, et observations pour servir de réponse à ces questions*, s.l.
- (1800-1801), *Mémoires sur quelques points d'économie publique, lus au Lycée en 1800 et 1801*, Firmin Didot, Paris, 1840.
- ROUCHER, Jean-Antoine (1790), 'Avertissement du traducteur', dans Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris : Buisson, 1790, tome 1, pp. vii-xi.
- ROUSSEL, Pierre-Joseph-Alexis (1802), Compte rendu de la traduction de la Richesse des nations par Germain Garnier, *Le Moniteur Universel*, 10 floréal, 9 messidor, 26 et 30 messidor an X (30 avril, 28 juin, 15 et 19 juillet 1802), pp. 891-892, 1146-1147, 1215-1216 et 1230-1231, et dans Carpenter, 2002, pp. 188-210.

- SAINT-SIMON, Henri, et COMTE, Auguste (1821), *Du système industriel*, dans *Œuvres de Henri de Saint-Simon*, tome 3, Paris : Anthropos, 1966.
- SALVAT, Christophe (1999), 'Histoire de la traduction inédite de la *Richesse des nations* par l'abbé Morellet. Une traduction manuscrite toujours célébrée et toujours obstinément refusée au public', *Storia del pensiero economico*, n° 38, pp. 119-136.
- SAY, Jean-Baptiste (1800), *Olbie ou essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*, Paris : Déterville.
- (1803), *Traité d'économie politique*, 1ère éd., Paris : Déterville.
- (1814), *Traité d'économie politique*, 2ème éd., Paris : Déterville.
- (1817), *Traité d'économie politique*, 3ème éd., Paris : Déterville.
- (1820), *Lettres à Malthus*, dans Say, 1996, pp. 219-305..
- (1826), *Traité d'économie politique*, 5ème éd., Paris : Rapilly.
- (1828-1829), *Cours complet d'économie politique pratique*, 2ème éd., Paris : Guillaumin (1852).
- (1996), *Cours d'économie politique et autres essais*, Paris : Flammarion.
- SAY, Léon, et CHAILLEY, Joseph (sous la direction de) (1892), *Nouveau dictionnaire de l'économie politique*, Paris : Guillaumin.
- SÉNOVERT, Étienne-François de (1789), 'Avertissement du traducteur', dans James Steuart, *Recherche des principes de l'économie politique, ou Essai sur la science de la police intérieure des nations libres*, Paris : Didot, tome 1, pp. v-xvi.
- (1790), 'Discours préliminaire', dans *Œuvres de J. Law*, Paris : Buisson, pp. i-l.
- (1818), 'Introduction' au manuscrit intitulé *Notes sur les Recherches de la nature et des causes de la richesse des nations d'Adam Smith*, dans Carpenter, 2002, pp. 228-233.
- SERVET, Jean-Michel (2000), 'Introduction', dans A. Smith, *Recherches sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations*, Paris : Économica, tome 1, pp. v-xix
- SISMONDI, Jean-Charles-Léonard, SIMONDE de (1803), *De la richesse commerciale ou Principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce*, Genève : Paschoud.
- (1826), *Nouveaux principes d'économie politique*, 2ème éd., Paris : Calman-Lévy, 1971.
- SMITH, Adam (1740-1790), *Correspondence of Adam Smith*, Oxford : Clarendon Press, édition revue, 1987.
- (1756), 'A Letter to the Authors of the *Edinburgh Review*', dans Adam Smith, *Essays on Philosophical Subjects and Miscellaneous Pieces*, Oxford : Clarendon Press, 1980, pp. 242-254.
- (1759), *Theory of Moral Sentiments*, Oxford : Clarendon Press, 1976.
- (1776), *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, Oxford : Clarendon Press, 1976.
- STEINER, Philippe (1996), 'Introduction. L'économie politique comme science de la modernité', dans J-B. Say, 1996, pp. 9-46.
- (1998), *Sociologie de la connaissance économique. Essais sur les rationalisations de la connaissance économique (1750-1850)*, Paris : Presses universitaires de France.
- (2000), 'La *Revue économique* (1950-1980) : la marche vers l'orthodoxie académique?', *Revue économique*, vol. 51, n° 5, pp. 1009-1058.
- (2003), 'La théorie de la production de Jean-Baptiste Say', dans A. Tiran (sous la direction de), *Jean-Baptiste Say : nouvelles lectures*, à paraître.

- STEWART, Dugald (1794), 'Account of the Life and Writings of Adam Smith, LL.D.', version corrigée dans D. Stewart, *Biographical Memoirs of Adam Smith, William Robertson, and Thomas Reid*, 1811 ; dans Adam Smith, *Essays on Philosophical Subjects and Miscellaneous Pieces*, Oxford : Clarendon Press, 1980, pp. 269-351.
- STUDNITZ, Arthur von (1876) 'Pèlerinage sur la tombe de Adam Smith', *Journal des économistes*, 3ème série, vol. 42 (mai), pp. 258-264
- TAIEB, Paulette (1995), 'Préface', dans A. Smith, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris : Presses Universitaires de France, tome 1, pp. i-xxxiv.
- TRIBE, Keith (sous la direction de) (2002), *A Critical Bibliography of Adam Smith*, Londres : Pickering & Chatto.
- VANDERMONDE, Alexandre Théophile (1795), *Économie politique*, cours d'économie politique publié dans les *Séances des Écoles normale*, Paris : Reynier ; nouvelle édition, Paris : Imprimerie du Cercle Social, 1800-1801 ; dans *L'École normale de l'An III. Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique*, Paris : Dunod, 1994, pp. 361-427.
- VITRY, Aubert de (1822-1823), Compte rendu de l'édition de 1822 de la traduction de la *Richesse des nations* par G. Garnier, *Le Moniteur Universel*, décembre 1822, pp. 1659-1660 et 1745-1746 et janvier 1823, pp. 20-21.
- (1823), Compte rendu de l'édition de 1822 de la traduction de la *Richesse des nations* par G. Garnier, *Revue Encyclopédique*, volume 19, juillet, pp. 49-67.
- VOLNEY, Constantin François de CHASSEBŒUF de (1788), Lettres au *Journal de Paris*, 12 et 24 octobre 1788 ; dans Carpenter, 2002, pp. 72-74 et 76-77.